

U d'of OTTAWA

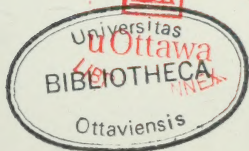
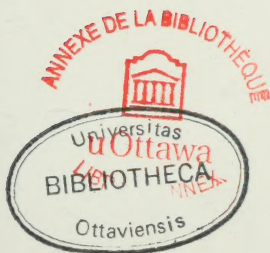


39003002166782



Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto

AOUT 1 0 1970









LA LUMIÈRE DE GRÈCE

ŒUVRES ANTÉRIEUREMENT PUBLIÉES PAR  
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN :

---

- CUEILLE D'AVRIL, premiers vers (*épuisé*)  
LES CYGNES, poésies, 1885-86 (*épuisé*)  
ANCAEUS, poème dramatique, 1885-87 (*épuisé*)  
JOIES, poèmes, 1888-89 (*épuisé*)  
LES CYGNES, nouveaux poèmes, 1890-91  
DIPTYQUE, (Le Porcher, Eurythmie) 1891 (*hors commerce*)  
LA CHEVAUCHÉE D'YELDIS et autres poèmes, 1893  
SWANHILDE, poème dramatique, 1893 (*hors commerce*)  
PALAI, poèmes, 1894 (*épuisé*)  
POÈMES ET POÉSIES, 1895 (*épuisé*)  
LA CLARTÉ DE VIE (Chansons à l'ombre, en Arcadie) 1897  
PHOCAS LE JARDINIER et autres poèmes dramatiques 1898  
LA PARTENZA, poème, 1899 (*hors commerce*)  
LA LÉGENDE AILÉE DE WIELAND LE FORGERON,  
1893-99  
SAINTE AGNÈS, 1900 (*hors commerce*)  
SAINTE JULIE, 1902 (*hors commerce*)  
L'AMOUR SACRÉ, poèmes, 1903 *édit. de luxe*  
PLUS LOIN (la Partenza, l'Amour Sacré) 1904  
POÈMES ET POÉSIES, nouvelle édition 1907  
SAPHO, poème, 1911 *édit. de luxe*

TRADUCTION :

- LAUS VENERIS de Swinburne (*épuisé*)  
THRÈNE POUR LE PRÉSIDENT LINCOLN, poème d'après  
W. Whitman (*épuisé*)



FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

---

LA LUMIÈRE  
DE GRÈCE

PINDARE — SAPHO  
LA LÉGENDE AILÉE  
DE  
BELLÉROPHON HIPPALIDE

(2<sup>me</sup> édition)

*nrj*

ÉDITIONS DE LA  
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE  
MARCEL RIVIÈRE & C<sup>ie</sup>

31, RUE JACOB, PARIS

1912

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE



Universitas  
uOttawa  
BIBLIOTHECA  
LIBRARY ANNEX  
Cittaviensis

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART  
30 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ D'ARCHES  
RÉIMPOSÉS ET NUMÉROTÉS  
A LA PRESSE.

PQ  
2643  
.I3L8  
1912

## AU LECTEUR

*Celui qui construisit ces poèmes eût aimé les voir publier, comme le fut l' "Amour Sacré", sans nom d'auteur.*

*Au milieu de mœurs littéraires assez basses, c'eût été, lui semblait-il, affirmer que le rythme et la pensée ont une valeur essentielle dont leur gratuité même est la marque.*

*La beauté est à tous, comme l'air et la lumière : le Poète est le compagnon de hasard (d'où tient-il son don ?) qui signale à nos regards distraits les merveilles du couchant, qui nous arrête, le doigt aux lèvres, pour nous faire écouter le chant de la brise dans les pins.*

*Lecteur, si tu as partagé son émotion humaine, si tu as communiqué avec lui dans la joie anonyme d'une heure de beauté, que t'importe son visage ?*

*Si tu veux le revoir : penche-toi sur l'eau qui s'écoule.*

*Paris, janvier 1912.*



# PINDARE



## CORINE DE TANAGRA

Ἄλλοτρίοισιν μὴ προφαίνειν τις φέρεται  
μόχθος ἄμμιν· τοῦτό γέ τοι ἔρέψω·  
καλῶν μὲν ὧν μοῖράν τε τερπνῶν ἐρμέσον χρὴ παντὶ λαῶ  
δεικνῦναι· εἰ δέ τις ἀνθρώποισι θεόςδοτος ἄκα  
προστύχοι, ταύτάν σκότῳ κρυπτειν ἕοικεν.

PINDARE, *Frag.* 151, 153.

*N'exhibons pas en public la blessure intime dont nous souffrons ;  
croyez-moi : c'est notre part de Beauté et de Joie qu'il faut  
étaler à la curiosité des foules ; si le hasard des dieux nous égare  
vers le malheur ou la folie, que l'ombre et le secret les dérobent  
aux intrusions.*





Corine vient s'appuyer à une colonne du portique. Pindare entre, la suivant.

PINDARE

Vous êtes triste, Corine...

CORINE,  *Brusque, se retournant*

Que t'importe, adolescent nouveau venu,  
la tristesse de Corine,  
et qu'en sais-tu ?

Avec tes grands yeux clairs, veux-tu  
me faire rire,

comme un enfant qu'on fait rougir  
à la regarder fixement, ainsi ?

Tiens, vois : je ris.

PINDARE

Pardonnez-moi,  
vous ne savez d'où je viens, où je vais,  
sans doute ;  
mais n'êtes-vous pas Corine de Tanagra,

dont le nom, comme un souffle frais,  
sonne en gaité sur toute route,  
de ville en ville ?

Celle de qui, là-bas, vers les Cynocéphales,  
mon père redisait la chanson sur sa flûte,  
menant ma voix d'enfant rieuse de ce rire  
que vous voulûtes ?

N'êtes-vous Corine, sans une égale,  
aux doigts dociles,  
à la rieuse lyre,  
Corine la gaité ?

Voilà pourquoi, vous voyant attristée,  
je vous fixai des yeux,  
je vous ai dit : Corine ! — audacieux ;  
je suis Pindare, fils du Coryphée.

## CORINE

On m'avait dit ton nom où court l'Alphée ;  
et, parlant des agones de ce soir,  
on te nommait, tantôt, l'un d'entre nos éphèbes.  
N'es-tu pas de ceux-là qu'un espoir de gloire  
nous mène, en foule, vers Thèbes ?  
On t'a dit Amphion à la lyre dorée  
dont le nom dressa nos murailles ?  
Ta tête est pleine des fables qu'on répète,  
n'est-ce pas ?

Crois-moi — ce temps est loin, si tu le guettes :  
nos vieux remparts las des batailles  
réclament des maçons, non des poètes.

Comprends les mythes :

le prince harmonieux, que Phoïbos même  
a tué dans ses fils, chantant leur thrène,  
s'est tué de son plectre — la lyre est lourde :  
le laurier verdoie chaque printemps,  
fleurit et ne couronne qu'une fois,  
se fane, se fait de bronze  
et n'est seyant qu'aux effigies :  
plutôt, vois bien ce que tu quittes  
et vers quelle mort du cœur tu vas portant  
la lyre qui lasse vite  
toute énergie.

La Muse, aux prières sourde,  
élit son amant entre dix milliers,  
sa bandelette, que l'on rêve ceindre,  
est pour un seul — les destins sont liés :  
la Muse choisit en pleurant qui doit l'étreindre.

Quel vent de folie a soufflé du Pinde ;  
aviez-vous cru,

jeunes chanteurs marchant par bandes  
comme un torrent sans cesse accru,  
que son laurier est pour qui le demande  
et sa victoire à quiconque y prétend ?

qu'elle se donne, ainsi, à tout venant ?  
 Avec tes grands yeux clairs de jeune espoir,  
 qui t'a fait espérer la belle gloire ?  
 qui fut ton guide ?

## PINDARE

Lassos, un soir de festin à Larissa,  
 chez Aleuas qui fêtait Simonide :  
 mon père menait le chœur des aulétrices ;  
 moi, j'étais là comme un enfant, assis,  
 et qui regarde, écoute et, ne sachant, devine ;  
 et quand celui de Céos eut chanté,  
 Lassos — qui me voyait à son côté  
 tout pâle et coi —  
 Lassos me dit : “ Tu sais écouter, fils,  
 tu sauras dire, aussi. ”  
 Et c'est pourquoi,  
 retournant vers Argos, il s'en vint chez mon père  
 et m'emmena dans Hermione d'Argolide ;  
 j'y vécus de sa vie sévère  
 tenant la lyre où vont mes doigts sans guide ;  
 et lui, le soir, la flûte aux lèvres, rythmait l'ombre,  
 me donnant de son art ce qu'on en peut donner ;  
 je sais la cadence et le nombre :  
 un soir Lassos s'est étonné  
 m'écoutant dire un chant de Simonide...

## CORINE

Tu connais Simonide ? celui qu'on paie,  
 comme un chanteur de fête, de monnaies ?  
 Est-ce l'appât de cet or-là qui t'a guidé  
 hors ton village vers Thèbes où bruit la lyre ?  
 Vraiment, je ne sais de présage pire...

Te voici tout intimidé !

T'aurait-on dit que tu vendrais ton âme ?  
 ainsi qu'on parle de leurs corps aux sottes femmes !  
 Jeune homme, si tu rêves cela,  
 tu frauderais tes clients, à m'entendre,  
 car tu n'aurais pas d'âme, la voulant vendre.  
 N'espère pas cela...

*(un silence ; elle semble attendre une réplique)*

Triste ? me disais-tu, mon beau muet ;  
 non, je suis toute gaie,  
 malgré mon air,  
 de voir, après Aphrodité, Phoïbos vénal  
 et, un à un, ceux de l'Olympe se prostituer  
 à l'or,  
 au bel or clair,  
 au doux métal !

Tu peux te vendre ; vois :  
 même ce peu de gloire que donne un chant,  
 ce peu de pure gloire — ton beau choix —

un Simonide le prend par surcroît,  
salissant la gloire même et ravalant  
la chaste muse, sœur ;

car,

bien que sans âme,  
il sait se feindre un cœur  
se faisant homme ou femme  
au gré de paroles parées ;  
et des miracles de sa voix il fait  
— riant en lui — pleurer ceux qu'elle atteint  
de ses flèches de joie incomparées...

Le bel art vain...

Simonide, dis-tu ?

Certes, je hais son charme :  
souvent, chantant ses vers, je me suis tue  
mordant ma lèvre chaude d'une larme,  
honteuse, sachant vile et vénale la main  
qui traçait dans mon cœur ces mots de feu.

Tout ce bel art est misérable et vain.

Peut-être te vaudrait-il mieux rire en ta flûte,  
là-bas, vers les Cynocéphales, comme ton père ;  
et que la lyre est plus futile, encore, que vile...

PINDARE

Corine, n'est-ce pas que chante un dieu ?  
— Et qu'importe par quelles lèvres ? —

L'or que l'on donne à Simonide, tenant la lyre,  
s'ennoblit dans sa main, et ne la peut salir.  
Je n'avais pas songé à tout cela.  
C'est vrai ; mais, y songeant, je pense  
que la gaîté que vous donnez  
— claire abondance —  
est feinte, aussi, Corine, et malgré vous ;  
et que — divinement — vous nous trompez  
— et malgré nous —  
ainsi que Simonide ;  
non pour de l'or sans doute — qu'importe cela ?  
qu'importe l'argile où le vin coule  
au bel enivrement,  
et que l'on brise vide ? —  
Voyez, je vous devine :  
vous nous trompez divinement,  
car vous êtes triste, Corine.

*(Un silence)*

## CORINE

Soit, je suis triste, pour toi, si tu le veux ;  
après autant de fous tu parais sage,  
voici ; mais songe aussi, avecque tes grands yeux,  
que, te parlant ainsi, se peut que je me rie :  
ma pensée est volage  
et mon rêve varie ;

ma gaîté est amère ;  
mon rire jaillit comme un cristal clair  
d'une vasque d'agate,  
et tel le jour sourd de la nuit.  
L'Art me lasse, la lyre est ingrate :  
toute la joie que je lui ai donnée  
fut comme un sang qu'on verse goutte à goutte  
et qui vous laisse faible et pâle, étonnée  
comme celui qui doute...  
Oui, comme mon sang goutte à goutte versé  
et dont la pourpre vive exalte à voir  
avant de se ternir comme une rouille  
au beau manteau de gloire  
qu'on traîne, qu'on souille.  
Triste et lâche, me voilà !  
Ma gloire est fausse et faiblit et m'échappe.  
— Sais-tu ? Je voudrais être à Tanagra,  
petite fille, comme autrefois,  
à regarder les vagues bleues  
d'entre les pampres et les grappes  
où l'ombre tourne et change...  
J'ai vu, un automne, après les vendanges,  
les bacchantes courir sur le sable clair  
laver la lie et l'orgie dans la mer  
— ainsi qu'au jour où Triton fut tué.  
Elles tournaient en ronde, le soir, évertuées,



avec leurs chants étranges  
venus de l'Inde

(les premiers que j'aie sus),  
enguirlandant le grand torse sans tête  
des souples chaînes de leurs beaux corps nus  
que rougit un dernier rayon du Pinde  
— ainsi je fus poète...

Qu'importent Thèbes et ma lyre fleurie ?  
et que je pleure ou rie ?

Je suis belle, mais on m'a vanté tous mes charmes ;  
je sais rire et leurrer...

*(Elle hésite, regardant Pindare)*

Enfant, tu me regardes avec des yeux de larmes ;  
moi qui fais rire, aurais-je fais pleurer ?

Essuie cela — sois gai — écoute :

sais-tu pas que la foule raille et nous persécute  
au hasard seul des cris de nos fous désespoirs ?

et que sa joie infâme et lâche répercute  
la farouche douleur exhalée en nos soirs ?

Que si tu veux te taire et souffrir de la vie  
sans dire à tout venant l'amertume des jours,

la tourbe qui te hait te portera envie,

nous égayant de sa sottise, à notre tour ;

et te voyant joyeux, elle te croira riche

des vils biens qu'elle prise à l'égal de nos dieux :

la joie infâme hésite où le bonheur s'affiche ;  
sois gai, car la vengeance est de paraître heureux ;  
regarde-moi !

*(Elle éclate de rire.)*

## MYRTIS D'ANTHÉDON

Χρῆν μὲν κατὰ καιρὸν ἐρώτων δρέπεσθαι  
θυμέ, σὺν ἀλικία.

PINDARE, *Frag.* 89.

*Il eût fallu cueillir ces fleurs d'amour,  
les cueillir à leur heure,  
o mon cœur,  
au printemps de son âge.*



Sur la lisière du bois de Cérès, en face de la mer.

MYRTIS, *comme pour rompre un silence pénible*

...Toutes ces voiles qu'on voit rose pâle,  
le long du golfe,  
regarde :  
elles entrent,  
une à une,  
dans l'ombre projetée du promontoire,  
sous ce soleil oblique  
de fin d'été...

Le soir  
sort du rivage et gagne les îlots  
avec le vent de terre, agile sur les flots...

PINDARE, *de voix lointaine*

Quelle réplique,  
Myrtis,  
— quand frôlerait ma lyre une aile de mouette —  
vaudra cet écho de ta voix que dit la mer...

(*Il fait signe d'écouter. — Un silence.*)



au crépuscule,  
entre les cimes ?...

*(De voix plus douce.)*

Ah ! Myrtis, Myrtis, quel automne, encore ?

Le tien ? le mien ? le nôtre ?

Parce qu'une heure est autre,  
que le silence vient,  
ainsi qu'un crépuscule ?

L'automne en nous, Myrtis ?

Pour ce petit amour déchu et qui te blesse  
avec des souvenirs :

telles les feuilles crispées et rousses des chênes  
que le printemps retrouve aux branches  
et que l'autre équinoxe sème  
aux prés en fleurs...

L'Automne, Myrtis !

Myrtis aux hanches blanches,  
aux tendres fards,  
aux prestes mains !

parce qu'un baiser fut comme une fleur  
et que l'année a passé comme un char  
et qu'elle nous laisse sa poussière aux mains ?...

*MYRTIS, avec un soupir*

Ah ! cette fois,  
à pas lents, sûrs et sourds,

l'automne vient sur moi  
comme une nuit...

(*Un silence*)

La mer est froide et grise, malgré le ciel...

PINDARE

Parlons d'amour, tu veux parler d'amour...

MYRTIS

C'est toi qui parles de baisers flétris.

PINDARE, *de voix lasse*

Eh bien ! N'est-ce pas l'heure :  
les bois se courbent vers la mer ;  
il pleut, il pleure des feuilles.

MYRTIS, *de voix vive*

Soit ;  
tu n'as baisé sur ma bouche  
qu'un peu de chair ?  
ma couche  
ne te fut qu'un orgueil ?  
ma fierté, qu'un appât qui tente ?  
bien ;  
moi j'ai respiré avec ton souffle  
l'espace, le ciel clair, la mer et l'air !



toute l'harmonie de tes lèvres chantantes  
ainsi qu'un jour d'été...

et je vivais, impatiente — comme on souffre —  
et frémissante à ton toucher, j'étais,  
j'étais ta lyre, un peu,  
ta lyre où frémit Dieu !...

*(sa voix retombe douce)*

Pour toi, j'étais donc une femme,  
une autre seulement ?  
une autre femme ?...

PINDARE, *vivement*

Une autre femme, maîtresse ?

D'unes me furent amies

— pauvresses ! —

et moi, je les eusse appauvries  
du don d'amour avide ?

je les eusse livrées, tout étourdies,  
aux joies qui vont de leurs mains vides  
faisant le geste d'éparpiller des fleurs,  
et couronnent toute beauté

avec leurs bandelettes de rides !

Et je leur eusse ôté

leur peu de cœur !

Une autre femme ?

Quelles muses me prêtes-tu,

quel masque m'imposes-tu, quel rôle ?  
 Tais-toi, plutôt ; le silence est meilleur,  
 ô pauvre sœur,  
 que ta parole.

*(Un silence ; il attend une réplique)*

*(Avec ironie)*

Corine ?

C'est elle que tu nommes dans ton âme ?

Voici ma faute et tout mon blâme :

elle était triste de ta gloriole  
 des agones !

Alors, par jeu galant à qui prend donne,  
 je te vainquis aux jeux

— avec mes yeux,

peut-être, j'imagine, —

puis me suis laissé vaincre par Corine,

lui donnant la victoire ainsi sur tous les deux ;

mais sa victoire lui fut comme une honte,

— car toute histoire se raconte —

elle s'est crue bafouée par l'une et l'autre,

me hait sans doute — te hait assurément —

et je m'en vins à Anthédon avec pour muse

Myrtis...

Voilà ma faute ;

et voici que l'été est mort très doucement

et te voici, ce soir,

perplexe et attristée...

*(Elle veut parler)*

Ecoute encore :

donc,

toi, tu m'aimas pour ma gloire ;

moi, je t'aimai pour ta double aristée :

ton corps épanoui et pâle,

ton esprit mâle.

— Tu m'aimas

comme une femme

éprise de la joie de féconder une âme

(ainsi qu'un homme

l'a prise,

passive)

et d'être l'amant de ma muse vierge ;

tu m'as donné le baiser de ta joie...

J'étais un enfant, me voici un homme,

par toi, sans doute, Myrtis ;

mais toi...

MYRTIS, *de voix amère*

Le mot hésite à cette fois !

le voici donc :

les bandelettes de la joie

sont sur mon front

— comme tu dis ! —

Les rides m'ont couronnée aussi,  
 l'or des épis  
 se rouille et se fait chaume  
 — et c'est mon blâme :  
 tu étais enfant et moi j'étais femme ;  
 tu es un homme,  
 donc, moi, je suis l'automne...  
 Tais-toi  
 et laisse-moi, au moins, à ma tristesse.

*(Elle se détourne.)*

PINDARE, *de voix pressante*

Non, car vous êtes gaie, Myrtis, ma sœur ;  
 voyez la vieille image du lierre,  
 comme elle est vaine  
 avec ses airs  
 d'éternité sereine :  
 car l'arbre qu'il étreint faiblit et meurt ;  
 l'amour est autre,  
 son étreinte farouche se dissout :  
 la vie est née, elle résurgit en nous ;  
 ce qui délie nos bras, c'est l'œuvre éclosé  
 — il en est ainsi du mystère des choses —  
 et par un baiser de ta frêle joie  
 le bel enfant de triomphe est en moi.

MYRTIS, *d'une voix de reproche*

Avec tes mots nouveaux  
me feras-tu mon âme neuve ?

PINDARE, *solennel*

Ecoute, et vois la preuve ;  
je veux lire en ton âme même :  
la joie nouvelle  
vagit inconsciente encore en elle ;  
lis le poème :  
l'automne est sur nous fécond et subtil ;  
le beau désir sommeille et semble mort ;  
l'hiver pèse en douleur au champ durci ;  
mais toi,  
chante l'avril  
et que l'amour est fort !  
Et dis, aussi,  
au fond de toi :  
le givre pave au loin le sol fécond ;  
l'amour durcit en haine sur le sillon ;  
le labour morne semble à jamais stérile ;  
mais pour que germe enfin l'œuvre conçue,  
le grain de mil  
il suffira qu'avril  
pleure les larmes tièdes de sa joie !

Et la chanson renaît aux bois feuillus,  
le voile d'Aphrodite se reploie...

(*Un silence*)

MYRTIS, *grave*

Ta haute voix est dure et douce et belle,  
mais je n'ai pas de larmes dans mes yeux...

Va, fuis où l'avenir t'appelle  
d'une autre voix que mon pauvre passé ;  
va, fuis, sans un adieu ;  
fais vivre notre baiser immortel :  
mon rêve est dans ton âme et c'est assez...  
Oublie cette heure lasse...

Tout mon sang vire, je ne suis plus moi...

Adieu,

tu es celui qui passe  
avec un miroir dont le rayon s'attarde,  
aveugle et luit de loin son leurre  
et puis, brusque, s'évanouit.

Tu es comme l'arrière-été  
que toute la gloire d'automne farde  
de splendeur inouïe,  
qui meurt  
avant d'avoir été.

Tu es comme le rouge Arès,  
prime étoile fêtée,

qui sombre au crépuscule,  
avant, même, la nuit !  
Va, ne diffère plus l'adieu fatal  
qu'en vain tu fardes et recules ;  
je n'ai plus mal...

*(Avec un rire)*

Va ton chemin ; je me reprends aussi ;  
je te regarde aller sans un souci  
que de la haute gloire de ta lyre,  
et, vers cet avenir où j'ai su lire  
en lettres d'or au péristyle des temples  
ton nom, impérieux comme un exemple,  
je dis : *Pindare !* de la même voix  
que ceux qui disent lentement : *Homère...*  
Oublieuse qu'il fut aimé, dit-on,  
par Myrtis, une femme d'Anthédon...

*(Souriante)*

Vois : je me suis reprise ; embrasse-moi...

*(Elle fait un pas, mais se ressaisit.)*

*(Froide)*

Adieu ! Même un baiser serait amer.

*(Il fait un pas, indécis, et sort. — L'ayant suivi  
du regard, elle se retourne, éblouie.)*

*(Avec une dernière ironie)*

Je pleure ! Ce doit être de joie.

*(Elle s'appuie à une stèle et éclate en sanglots.)*





## LASSOS D'HERMIONE

Θεῷ δε δυνατον ἐκ μελαινας  
νυκτὸς ἀμίαντον ὄρσαι φάος...

PINDARE, *Frag.* 107.

*Mais à Dieu il est possible de faire  
jaillir d'une nuit noire la pure Lumière.*



Un petit jardin en terrasse ; au fond, une grotte ; Lassos, dans  
l'ombre crépusculaire, joue de la lyre.

*Voix de* PINDARE

Lassos ! Ohé, Lassos !

LASSOS

Fils ! C'est toi ?  
Ton même pas qui sonne,  
dès la route d'Argos  
aux cailloux du sentier,  
ta même voix...

*(Pindare entre, l'embrasse filialement.)*

PINDARE

Toi et ta lyre, vous chantiez  
le vieil hymne à Latone  
des longs soirs d'autrefois...

LASSOS

Je t'avais reconnu de loin  
— l'oreille est bonne :  
l'herbe étouffa tes derniers pas, complice ! —  
Je te guettais, ici, depuis les premiers thyms,  
et nous voici aux foins...  
Mais, viens,  
approche, mon fils,  
je ne peux pas te voir :  
mes yeux se sont éteints,  
depuis des soirs...

*(Il lui passe la main sur les traits)*

Tes yeux sont toujours grands, tes doux yeux bleus...  
... Ta barbe est longue...  
Déjà !  
Suis-je si vieux ?

PINDARE, *souriant*

Moi, je te vois à peine  
— La nuit égale à tous est sur la mer d'Hydra —  
Mais je te vois plus jeune qu'aux vieux jours,  
maître,  
avec ton hymne lancé à voix pleine !  
avec ta subtile harangue !  
et cette feinte de n'y plus voir clair — dans l'ombre !

LASSOS

Non, non ! entends-moi bien ;  
 mes yeux sont morts :  
 les heures me dépassent sans nombre,  
 je n'entends plus leurs pas de filles,  
 et je ne sais plus nuits ni jours ;  
 et, si je veille ou si je dors,  
 l'ombre est la même autour de moi, enfant :  
 je n'ai pas allumé de torche depuis des ans ;  
 il doit faire noir ?...

PINDARE

Pardonne, père, je croyais...

*(A un geste de Lassos)*

Non, laisse ; j'aime l'ombre, aussi, du soir.

LASSOS, *gaiement*

Donc sieds-toi là, mon hôte  
 — comme si j'y voyais —  
 donne-moi ta main, et pense  
 — Quand tu m'étais mon bel enfant choyé,  
 pour une faute  
 je te causais, ainsi, mes remontrances — :  
 alors que tu montais, tantôt, la côte  
 avec la nuit

qui suit  
 et grimpe et te devance,  
 vers le jour qui recule,  
 elle mit son voile, enfin, devant tes yeux ;  
 tu frissonnas peut-être, comme moi  
 j'ai frissonné le long du crépuscule  
 où j'ai marché des mois  
 et qui se fit tout ombre et nuit :  
 car j'entraï lentement dans les ténèbres  
 où désormais je vis,  
 vieillard funèbre...

(*Gaiement*)

Avec un peu de rire aux lèvres, encore !  
 comme en ma barbe blanche s'attardent des fils d'or,  
 dit-on...

Tu songes ? Eh bien ! que songes-tu ?  
 Voyons !

PINDARE

Lassos,  
 je songe que vos doigts,  
 jadis,  
 et que vos lèvres  
 rythmaient l'ombre subtile en mots sans deuil,  
 cependant que je vous livrais mon âme enfant,  
 de toute sa belle fièvre ;  
 si bien que l'ombre est claire sur le seuil ;

et je songe  
que votre lyre m'a fait bon accueil,  
tantôt,  
cependant que je montais vers son chant...  
qui dans mon âme se prolonge ;  
alors je songe aux premiers jours,  
après le soir de Larissa :  
à votre venue,  
à mon vieux père sur le seuil,  
au vent qui court ;  
les longues heures de route dans le matin :  
Thèbes et les lyres,  
Corinthe nue,  
et Argos martiale avec ses proues d'airain ;  
et puis la halte, au soir, entre ces oliviers...  
Je songe à ce que vous disiez,  
à ce que j'ai pu dire...

*(Un court silence ; il déclame à demi-voix)*

“ Le rêve qui fut nous est tout ce qui demeure :  
la vie tourne liée avec sa ronde d'heures ;  
on songe de vieux songes, on refait les chemins...”  
Maintes fois, je suis revenu dans ce jardin,  
Lassos,  
bien que ce soir je sois auprès de vous  
pour la première fois depuis alors...  
Toute cette ombre autour de nous,

c'est l'ombre de ce premier soir, encore...

Lassos,

je songe que je suis bien, ici,

comme autrefois,

parmi les oliviers,

à écouter la mer,

à songer ce que vous diriez

me causant de ces maintes choses

toujours nouvelles...

Je songe que la jeune nuit est belle

et que je me repose.

*(Un silence.)*

Mais vous ? mais toi ? mon père...

LASSOS

...J'ai vécu lentement ma vieille vie

assise entre mes années endormies

qui rêvent dans l'ombre claire...

Vois : les fugaces formes :

bercées à quelque chant

des feuilles ou de la mer,

elles dorment ;

écoute : elles bavardent en rêvant,

l'une, puis l'autre,

à demi-voix :



et c'est un cri de joie,  
tantôt  
et tantôt comme un sanglot ;

elles dorment en moi,  
souriantes ou malicieuses  
ou sottes à railler,  
riant d'un rien ;  
joyeuses,  
ou tristes d'une vieille tristesse oubliée...

Elles dorment leur rêve,  
menues,  
avec mon passé sur leurs lèvres  
aux doux mots familiers...

Elles dorment,  
enfants d'alors, ou fillettes, ou filles,  
autour de ma vieillesse qui veille et bâille,  
recouvre, ça, l'une d'elles demi-nue  
qu'agite quelque ancien songe encor fébrile ;

et par moments,  
cette vieille chevrotante  
chante,  
ou raille  
et puis se tait, comptant sur ses vieux doigts tremblants  
les jeunes heures qu'elle veille,

et les renombre...

Mais je regarde loin à travers l'ombre...

(*Un silence*)

(*Gaiement*)

Petit, l'heure est agile,  
j'ai vécu de ta gloire aussi,  
car le vent porte, jusqu'ici, le bruit des villes ;  
dis-moi ta vie,  
cette gloire virile,  
et ces soucis.

PINDARE

Elle s'en fut  
ma belle vie !  
vers le but inconnu  
et je l'ai suivie,  
docile, la trouvant belle ;  
que sais-je d'elle ?  
Qu'elle me fut prodigue, à ce qu'ils content,  
et que mon peu de gloire emplit le monde  
au point que tout est vain, petit et fruste  
et que j'ai honte  
sous la nuit auguste...  
Aussi, que t'en dirai-je ?  
La jeune vanité qui tôt s'allège ;  
qui parle — avec l'Infini derrière elle ! —  
et, s'étant retournée, se tait,

peureuse,  
aphone  
et sotte ?...

Quoi donc ?

La rumeur des agones ?

Althis, au clair de lune ?

Les torches vives entre ses bosquets d'ombre  
sonores de ma prosodie ?

Ou la fortune

diverse de mon cœur d'enfant ou d'homme :  
ses joies ? leur nombre ?

Corine la riante tristesse,

Myrtis la triste joie...

La vie ! mais qu'est-ce ?

et que veux-tu de moi,

père ?

L'heure unique de vie est celle qu'on espère,  
les lendemains anticipés qu'on vit en soi  
sont morts avant de naître et le soleil retarde...

*(Un silence)*

J'ai traversé les foules murmurantes  
à pas lents, seul, comme un nom qui passe,  
avec un peu d'étonnement, en ombre, derrière moi ;  
et devant moi, ainsi qu'une épouvante,  
la gloire ! faisait signe qu'on fît place...

*(Un silence)*

LASSOS

Enfant, quel est ce deuil  
et quelle est donc cette attitude ?  
de regarder la vie identique et parée  
comme du seuil  
le prodigue se retourne  
vers l'ombre de la maison patriale,  
hésitant s'il veut fuir ou demeurer !  
Et quel est donc ce dégoût taciturne  
qui anticipe comme la lâcheté ?  
Demain n'est-il hier ? — et tu le sais :  
rentre ; la huche est pleine du pain de vie,  
la cendre du foyer sous un souffle s'avive,  
fais tienne la neuve flamme tôt jaillie  
— pleure même, une heure, si tu sais pleurer,  
mais laisse au cœur pauvre l'amertume évasive  
et cette lâcheté qui se récuse...

PINDARE

Sois juge ;  
écoute !  
Je sais des heures sans durée  
qui sont demain comme elles furent hier,  
sans cesse égales ;  
mais si tu doutes  
et si tu veux savoir

si l'hommage des larmes dont Simonide est fier  
et pour lui seul, Lassos,

écoute :

ceux de Céos

— ils ont un glorieux poète

à la lyre vénale —

aux Poséidônia, songèrent aux théories,

selon le rite de leur fête ;

or, supputant le prix d'un chant de Simonide,

et trouvant le prix fort

— le vieillard est, dit-on, avide

de gloire... et d'or

et sait apprécier les chœurs qu'il mène —

ils vinrent me chercher dedans Athènes,

avec des lauriers et des phrases

(moins coûteuses à vrai dire) ;

sans être dupe, j'acceptais et pris ma lyre.

A la lune de Munychion,

tout était prêt :

les coryphées instruits, les voix d'accord ;

la mer, qui va vers EGINE,

tourne au large

vers Cythère et la Crète,

bleue, riait de rayons ;

et tout le port,

entre le treillis des agrès,

semblait d'argent mobile.

Nous sortîmes du temple

en silence,

mais, dès le péristyle,

la voix unique de vingt jeunes hommes  
jaillit

— comme le premier rayon d'aube  
exulte,

prémice, offrande de la vie ! —

et monte, grande,

rhythmée du murmure assourdi des voix adultes  
— et telle

siffle la flèche de l'arc vibrant qu'elle débande  
et fait sonore au poing de Phoïbos ! —

Et strophe sur strophe roulaient comme la mer  
avec le chant des alcyons sur elle,

et tous les feux que fait jaillir la vague claire  
et l'ombre qu'elle roule entre ses flancs :

le chœur monte et s'abaisse, marche et vire  
selon le rythme de Poseïdôn,

et comme d'un vent

qui brûle les lèvres à peine effleurées,

ces marins de Céos en étaient ivres

et pleuraient...

Et Simonide et le jeune Bacchylide

et tout le reste...

pleuraient devant la majesté des nombres.

Et moi, chantant, je vivais,

Lassos,

comme brûle la flamme,

comme l'eau sainte humecte et boit le sel,

comme l'air vole et vire,

comme verdoie le printemps éternel

et comme chante dans mon âme

la grande lyre

à l'unisson des astres de la nuit !...

*(Un long silence. Lassos tire quelques accords de sa lyre reprise)*

LASSOS, *grave, dans l'ombre*

Les astres de la nuit !...

La nuit...

Fils,

ta route sera longue encore

après ce soir-ci d'Hermione

qui dissipe mon ombre à ton aurore

et fait riche de joie mon vieil automne ;

quoi qu'il t'en semble,

entends ma voix de vieillard qui s'élève

et tremble

— comme un vent faible

entre les feuilles de tes lauriers.

Ecoute :

tu marcheras avec ton songe :

les courbes des monts gris,

les lignes de la mer,

le semis clair des îles,

l'ombre qui se rétracte et qui s'allonge,

la grâce évoluant des filles,

la svelte puberté des jeunes chairs

convergent en ton regard la joie de vie.

Prends tant d'amour au champ vivant des foules  
que ton être en déborde

et fait ton âme saoule,

et vibre sur l'abîme de la joie humaine

comme une corde

de la lyre immense ;

laisse la haine

qui fleurit et se fane sans semence.

Prends toute la Scicanie qui broute et chante,

la grande Grèce et ses moissons mouvantes,

la Thrace où bruit l'interminable Thrène,

Thèbes et sa lyre, la calme Laconie,

la noble Athènes,

toutes les îles de la mer voûtée

et l'Argolie et l'Ionie,

leurs langues et leurs amours, et leurs beautés,

et bois l'Hellas entière en un regard ;



joins les rayons épars,  
 fais converger leurs joies,  
 d'Est et d'Ouest, du Nord, du Sud,  
 sois l'un et l'autre, puis tous :  
 ils se rejoignent et montent  
 vers la Cause qui se dénude ;  
 et levant tes yeux vers le soleil ébloui  
 aveugle-toi — et tu verras la Vie !

*(Un silence)*

Maintenant, Poète,  
 que vois-tu ?

PINDARE

Séléné s'en est allée,  
 derrière le Taygète ;  
 je vois Aphrodité voilée  
 de son bleu voile  
 qu'elle agite, voluptueuse...  
 La belle étoile  
 et le clair mythe !...  
 Autour de nous tout dort,  
 la mer est paresseuse,  
 la brise est des Cyclades...

LASSOS

L'esprit déchoit ;  
 tu vois la chair ;

c'est peu, regarde encore.

PINDARE, *perplexe*

Je vois...

Je vois, par au-dessus des terres et de la mer,  
les astres de la nuit, par myriades !

LASSOS

Et maintenant, c'est trop de choses  
et tu n'y vois plus clair ;  
ferme les yeux, si tu l'oses ;  
que vois-tu ?

PINDARE, *souriant*

Je vois ce que tu vois, sans doute, maître ?

LASSOS, *très grave*

Non pas encore, enfant, peut-être :  
car moi,  
moi qui par maints chemins me suis rendu  
vers cette heure-ci, dont le pied pose  
plus sourdement, comme celle qui guette ;  
moi qui suis près du seuil par où l'on sort  
fiévreux ou calme, selon l'âge, vers la mort ;  
je vois, ô mon enfant, ô mon poète,  
la route où tout retourne vers l'identité,  
l'amour, l'espoir, la gloire, la beauté ;  
enfant, je vois la Nuit d'Éternité...

SAPHO



# MNÉCÉDICE

μνάσασθαί τινά φαμι καὶ ὕστερον ἄμμεων  
Σαπφώ

*Quelqu'un, je crois, se souviendra dans l'avenir de nous.*

R. V.



Un espace que limite un portique clair sur l'azur déjà sombre :  
Mnécédice, appuyée à la stèle d'une entre-colonne,  
regarde la mer ; tantôt, Sapho, entrant, se penchera sur  
elle ; le chœur, cependant, qui s'apprête à évoluer, groupe,  
là-bas, Erinna, Gorgô, Démophilia, Andromèda, Athis,  
d'autres qui surviennent ; on chante à mi-voix.

#### MNÉCÉDICE

... Avant la nuit venue,  
avant la lune froide et nue,  
avant les flambeaux qu'on allume,  
que l'heure est pâle et fine !  
Ce fut une claire journée...

CHŒUR, à *mi-voix*

... Hymen, hyménée...

#### MNÉCÉDICE

Ce chœur, tantôt, ces doux mots confondus  
aux rires des flûtes  
et qu'on devine,  
résonne encore et rit

gai, triste, ténu et lointain,  
 comme la chute  
 d'un ruisselet d'écume  
 dans le grand vide de ma rêverie...  
 — où donc mon rêve m'a-t-il menée ?...

CHŒUR

Hymen, hyménée...

MNÉCÉDICE

J'écoute,  
 je crois écouter  
 la clochette des chèvres d'Ida, frêle et claire,  
 errante et suspendue  
 sur l'abîme d'un antre ou de la mer  
 dont monte, atténuée, l'âme indiscontinue...

CHŒUR

Hymen, hyménée...

MNÉCÉDICE

Oui, c'est le rire indécis et farouche  
 de quelque matinée :  
 le jeune printemps sur l'Hymette  
 s'est retourné, une fleur à la bouche,  
 en crainte de l'hiver



attardé sur la cime du Pinde  
et dont la robe blanche  
traîne encore jusqu'au Pantélique...

Je rêve à la corolle chargée de rosée  
dans l'aube d'avril, alors qu'un oiseau chante :  
elle sent déjà sur elle se poser  
le lourd baiser du soleil jeune qui donne froid :  
la voici frémissante de désir et de joie  
d'être sa proie...

SAPHO, *survenant et qui se penche sur elle*

Que fais-tu ? recherchant la solitude ainsi,  
Mnécédice, toi ma prude  
aux tresses d'ombre,  
au front d'ivoire poli,  
aux chastes attitudes ?  
Pourquoi serais-tu sombre ?  
toi plus gracieuse et plus jolie  
que cette délicate Gyrinna  
qu'emmène ailleurs l'époux ?  
Nous chanterons l'épithalame un soir, pour toi,  
en mots de joie si souples et si doux  
qu'ils seront comme l'étreinte des adieux  
fleurie de toutes nos roses moissonnées...

## CHŒUR

Hymen, hyménée...

## MNÉCÉDICE

Ne plaise aux Dieux !

O grande amie, mon songe ailé  
planait sur la mer aux cent mirages  
du vol capricieux de ces mouettes attardées,  
flottants pétales, fardés  
du reflet de ce jour qui meurt ;  
penses-tu qu'à toute heure  
je rêve de mariage,  
moi que le chant exalte, ardent et chaste,  
jusqu'à ce que je pleure dans la nuit inquiète  
du seul scintillement des astres ?  
Si, comme tes fines mains créatrices,  
la mienne, trop osée,  
frappait un jour la lyre d'ébène  
aux pures délices,  
selon le rythme apparié de Mytilène,  
tous mes vœux seraient exaucés...

## CHŒUR

Hymne, hyménée, hymen...

## MNÉCÉDICE

Pourtant, n'est-il pas triste,  
triste et doux,  
que Gylinna s'en soit partie vers la demeure  
de l'époux,  
rompant la ronde où tournoyaient nos heures  
et que sa voix haute et si claire  
manque au beau cœur  
que mène, ici, Sapho, au gré d'Aphrodité ?...  
Maîtresse altière n'en es-tu pas attristée ?...  
Je reste comme étonnée...

## CHŒUR

Hymen, hyménée.....

*(Les voix meurent en un murmure d'harmonie ;  
on commence à enflammer les torches fixées  
aux entre-colonnes)*

## SAPHO

Mon âme est l'aînée de la tienne,  
Mnécédice aux beaux bras que tu lèves  
en un geste d'amphore  
dont ta voix est le vin ;  
je vois clair dans la nuit lesbienne,  
je pressens les aurores,  
ma pensée anticipe sur le jour qui s'en vient.

Autres sont mes tristesses,  
différentes sont mes joies ;  
Mnécédice et tes noires tresses,  
Mnécédice et ta grave voix ;  
l'hymen harmonieux guette ta chair sacrée :  
il t'entraînera vers la douleur qui crée,  
vers la vie vaste et saine,  
vers la joie identique, fatale et surhumaine  
en son rythme éternel ;  
un soir, assise au seuil de l'époux, épousée,  
tu nourriras d'un lait paisible et maternel  
le rêve de la femme en toi réalisé.

## MNÉCÉDICE

Sapho qui mènes un chœur d'épithalame,  
Sapho dont la voix dans la nuit d'Ionie  
rêve et roule et rejoint  
le roucoulement des colombes,  
Sapho dont le chant soudain vibre et retombe  
comme l'aile en émoi des tourterelles,  
pourquoi donc es-tu vierge ?  
Pourquoi donc n'as-tu suivi l'époux ?  
Mais que sais-je ? Qu'ai-je dit ?... J'embrasse tes genoux.  
Pourtant  
n'oserai-je t'imiter, Sapho ?  
Ainsi que j'ai suivi de ma main sur la lyre

ton geste sans défaut  
 et le rythme ailé de ta voix essorée,  
 de ma voix hasardée, premier vol d'oiselet,  
 vers l'azur où la tienne monte et plane en chantant ?

*SAPHO déjà détournée vers le chœur qu'elle groupe  
 du geste*

Claire enfant, le miel de tes lèvres  
 adoucit nos mots graves.

## MNÉCÉDICE

Si les mots graves et doux que tu poses  
 sur nos lèvres dociles  
 — telle une rose à la bouche,  
 un sourire aux fossettes —  
 n'étaient que jeux vains de poètes,  
 y devrais-je brûler mon âme  
 et mon corps de vierge  
 et mon rêve de femme,  
 pour m'abuser de mensonges ?  
 Sapho dont la voix se prolonge  
 en écho sur la mer aux cent îles  
 sonores de ces mots d'amour rieurs et doux  
 dont les roses fleurissent l'émoi ;  
 Sapho qui n'a pas voulu l'épithalame ;  
 pourquoi bercerais-je un jour

sur le seuil de l'époux  
un enfant né de moi ?...

SAPHO

Prends ta lyre qui chante  
et nous dirons l'amour ;  
vous toutes,  
harmonieuses et bien-aimées,  
groupez le chœur, liez vos gestes et vos pas,  
et chacune à son tour  
variera l'antistrophe eurythmée.

*(Le chœur évolue au chant de Sapho)*

*L'amour est désir, Mnécédicé,  
grain semé, fleur d'avril ;  
si l'amour possédait, Mnécédicé,  
que désirerait-il ?*

*Il désire et n'a pas, Mnécédicé ma prude,  
l'amour espère et craint :*

*il est incertitude ;*

*il doit craindre de perdre*

*ce qu'il croit posséder une heure,*

*sinon il n'est plus le désir,*

*Mnécédicé, ma fleur.*

MNÉCÉDICE

*On suit le sentier, on se hâte ;*

— *pourquoi, folle, te hâter de la sorte ?*  
— *Je ne sais, mais qui sait si au tournant, là-bas,*  
*où ma course m'emporte,*  
*l'amour ne m'a guettée depuis l'éternité ?*  
*Si je n'étais folle, je ne courrais pas !*  
*Si je savais demain, veillerais-je, la nuit,*  
*à guetter son aurore !*  
*Je cours sous le ciel clair comme un chant de poète*  
*au pas de l'heure qui toujours fuit ;*  
*je suis folle ? Non : J'aime ! Qui ? Je ne sais encore...*

## CHŒUR

*La fièvre m'aveugle, amour chasse la nuit*  
*du rire rose de l'aurore.*

## SAPHO

*Erinna, l'amour est l'amour*  
*de la beauté parfaite,*  
*car l'agile beauté dépasse le vol lourd*  
*où le désir halète ;*  
*son visage se ride d'angoisse,*  
*vers la Beauté rebelle ;*  
*de l'aile il défeuille les roses qu'il froisse*  
*en sa hâte vers elle ;*  
*s'il suit l'immortelle Aphrodité*  
*c'est qu'il recherche en elle la beauté surhumaine,*

*il n'est pas né de la déesse  
de Mytilène ;  
mais il n'a cesse  
qu'il ne nous guide et nous entraîne  
ardent et inlassé vers sa divinité.*

## ERINNA

*Ce n'est pas toi que j'aime, c'est ton visage clair,  
ton sourire de miel ;  
qu'importe mon teint noir, si je t'aime, lumière  
de mes yeux, clarté du ciel ?  
Souris ; car je souffre ; ma douloureuse ivresse  
est risible et outrée ;  
mais, laisse : mon amour m'abat et me redresse :  
c'est par lui que je sais ta beauté !  
L'amour, depuis des nuits de délice et d'effroi,  
m'a tenue, blessée, par la main ;  
j'aimais avant de t'avoir vue, mais c'était toi  
que j'aimais, glorieux matin !  
Toi ! non pas même, peut-être, ô clair visage,  
ta beauté rayonnée  
m'aspire et je m'élève par dessus les nuages  
vers la divinité !*

## CHŒUR

*Amour, toute splendeur filtre en ors aux feuillées ;*



*ta main contre ma lèvre est ta nudité chaste ;  
la joie que j'appréhende, ailes multipliées,  
essaime mes désirs aux bleus jardins des astres,  
et je ferme les yeux pour sentir le frisson  
du souffle ambrosien des dieux contre mon front !*

## SAPHO

*Si l'amour veut la joie, Andromède,  
il la veut éternelle ;  
il ne souhaite étreindre la beauté  
qu'afin de se perpétuer en elle ;  
il veut revivre dans un corps  
ou renaître en un âme ;  
la beauté frêle n'est pas l'objet du grave amour,  
mais leur éternité !  
Car ne faut-il pas que demeurent immortels  
le reflet de la rose en l'onde qui s'écoule,  
au front de la beauté le baiser de l'amour ?*

## ANDROMÈDA

Oui, j'ai compris l'amour de Gylinna la blanche  
appuyée sur l'époux après le sacrifice ;  
j'ai pleuré de la suivre des yeux, entre les branches,  
s'en aller loin de nous  
comme une heure s'enfuit  
en nos rires d'enfance :

je sais qu'elle rêvait de renaître en des fils  
et nous avons chanté son rêve qui commence.

Mais qui dira ta joie, Sapho de Mytilène ?  
quand nos âmes sonores sous cette nuit sereine  
te vont couronnant de nos chants nés des tiens,  
violetttes cueillies à même ton jardin...  
Fut-elle autre que celle qui t'étreint  
quand ta voix crée un rythme ?

## SAPHO

...Celle-là... l'avez-vous pas compris ?  
Ma Démophilie et toi Mnécédice,  
oh ! celle-là, délice !  
qui naît féconde selon l'esprit...  
Dès sa jeunesse elle a porté en elle  
le germe vigilant de son génie ;  
dès bien avant la puberté,  
elle sut l'attrait de la beauté des clairs visages ;  
adolescente ardente et sage,  
elle s'est émue des belles lignes de la vie ;  
mais ce qu'elle a cherché en elles  
(ah ! que sa quête du bel amour fut belle !)  
c'est un reflet de toi, ô Beauté invisible,  
un écho de ta voix inouïe ;  
or, t'ayant reconnue, elle s'en est réjouie

en un grand cri d'extase qui vibre sur le monde,  
car au contact impérieux de la Beauté  
elle a tressailli, soudain féconde,  
mère d'un rythme éternisant !

## ERINNA

Notre gloire, si nous sommes belles,  
et si nos danses t'agrément, si nos voix te suivent,  
ce n'est pas d'être belles, ni d'être aimées,  
ce n'est pas que nos lyres résonnent  
au gré de nos doigts plus experts  
et donnent  
un sens au souffle, un rythme à l'air,  
ni qu'en reflets sur nos grandes ailes  
la flamme des flambeaux coure et vive ;  
mais c'est d'être belles pour toi qui t'exaltes,  
Sapho, lyre d'or, voix unique,  
c'est qu'aux lignes ordonnées de nos gestes,  
aux poses drapées de nos tuniques  
tes grands yeux d'ombre ouverts sur la nuit  
aient vu le rayon de la Beauté céleste,  
invisible pour d'autres,  
déchirer l'infini...

## SAPHO

Désormais tout amour la possède,

la lie aux choses la fond en la vie ;  
les beaux fruits palpitent en sa main qui les cueille ;  
les grands blés houlent ;  
en un chant de feuilles  
que les galets roulent  
la mer se diapre en prairie ;  
le ciel rit et sa joie en reflète l'orgueil :  
il naît de son baiser qu'effleure un jeune front  
un frisson de clarté pareil au bruit que font  
les battements mêlés d'ailes de tourterelles ;  
et l'enfant né de son âme  
étreinte par une âme  
est beau d'autant plus que leur âme est plus belle  
que le reflet de Dieu dans la chair de la femme...

## ATHIS

Tes fils et tes filles,  
tes pensées,  
les voici : nos pas que tu guides,  
Voix divine,  
nos joues roses de gloire, nos lignes  
enlacées,  
notre chœur  
et nos voix qui s'élèvent en un chant cadencé  
né de toi et de nous...

## SAPHO

O mes sœurs,  
bénies  
soient les femmes qui vous ont formées  
à l'image éperdu de l'époux ;  
mais moi, Sapho, maternelle,  
n'ai-je engendré vos âmes  
harmonieuses !  
Ce chant, cette danse qui fondent  
au rythme des mondes  
la jeunesse et l'éternité,  
ne sont-ils nés de moi ? vos voix, vos pas ?  
N'est-elle, votre beauté !  
ma Vie féconde ?



## ALCÉE

Αἰ δ' ἦχες ἔσλων ἴμερον ἢ κάλων,  
καὶ μὴ τι φείπην γλῶσσο' ἐκύκα κάκον,  
αἰδῶς κε σ' οὐ κίχανεν ὄππατ',  
ἀλλ' ἔλεγες περὶ τῷ δίκαιως.

Σαπφώ

*Si tu avais eu le désir des choses nobles et belles, et si ta langue n'avait préféré une phrase vile, la pudeur n'aurait pas fait baisser tes yeux, mais tu aurais parlé selon la justice.*

R. V.





Au marbre de l'hémicycle que barre l'ombre des cyprès, Sapho, adossée, voit miroiter à travers le branchage le golfe où vogue la lune d'hécatombéon ; Alcée est debout à son côté. On entend un jaillissement d'eaux vives.

#### SAPHO

Ce murmure de l'eau, n'est-ce la voix lointaine  
de lèvres belles  
à travers la nuit ?  
Sa fraîcheur, à nos tempes, est-ce une haleine,  
un souffle d'ailes ?  
On respire dans l'ombre un goût de fruit...

#### ALCÉE

Un éclat de la lune sur le golfe qu'elle moire  
flotte, là-bas, entre les branches du verger ;  
le bruissement continu de la mer,  
ample et léger,  
soutient le chant roulé des sources lestes ;  
ne dirait-on, ce soir,  
qu'Orphée aux lèvres encore chantantes,

porté par sa lyre vibrante aux brises,  
revient, bercé des flots, vers Methymna ?...

SAPHO

Voix d'Ionie trop douces, lèvres qu'on farde,  
n'est-il, dans tous vos murmurants échos,  
un son d'airain ?

*(des trompettes au loin se répondent)*

ALCÉE

Les nôtres prennent la garde.

SAPHO

O nuit ardente d'insomnie !  
O clartés vives :  
nul mythe où ne s'inscrive  
la défaite de l'ombre  
en mots de joie :  
quel chant,  
Orphée, myste premier du nombre,  
quel sanglot de la grève, quel thrène des grands bois  
peut pallier ta mort ?  
Ta gloire lamentable est toute dévêtue  
du manteau d'or souillé que traînent les bacchantes...  
Pourtant  
le mythe négateur affirme et chante

que, si le désir brutal tourbillonne et tue,  
la passion exalte et vivifie ;  
la vie est franche :  
la saveur de la brise ne m'assoiffe  
qu'autant qu'il est des fruits aux branches  
sous la nuit moite  
et que mes lèvres s'y étanchent ;  
cette voix des sources n'est humaine à notre oreille  
qu'autant qu'il est des lèvres vives,  
des voix de filles, là-bas — écoute !  
que lie un hymne à Séléné...

*(Chœurs lointains)*

ALCÉE

Un fruit, un hymne ! C'est toi, Sapho...

SAPHO

Va cueillir de ta main  
le fruit sonore de la gloire qui, s'il choit,  
retentit comme un cri aux dalles  
et vibre au long du corridor des âges !

ALCÉE

Demain...  
Crois aux présages :  
les dieux acquiescent.

SAPHO

L'attente énerve...

Ce miroitement, ces chants me bercent ;  
il semble que l'on dorme ;  
le marbre est froid contre ma nuque ;  
là-haut, la nuit énorme  
s'ouvre et recule,  
s'élargit comme un geste harmonieux,  
beau rêve qui précise  
la forme redoutée des dieux...

ALCÉE

Comme ton âme est vaste,  
Sapho,  
les visions, par troupes,  
y tournent au rythme évolué des astres...

SAPHO

La tienne, comme une coupe,  
si tu la remplis à pleins bords,  
est à la mesure de toute ivresse,  
Alcée...

ALCÉE

Je l'ai tendue aux grappes que tu presses,  
je me suis enivré d'un vin trop fort.

## SAPHO

Ah ! qu'il t'exalte et qu'il t'impose  
— tresseur de rêves roses,  
vannier du bord de routes bleues —  
l'acte, enfin ! qui fera de ta pensée  
un geste qui crée,  
un geste de dieu, que dis-je ? d'homme ;  
Alcée, la gloire implacable te somme :  
elle est là-bas, derrière l'aube ardente,  
elle marche au pas des heures,  
elle vient...

## ALCÉE

Sapho, la nuit  
est pâle et lente ;  
l'ombre (n'y as-tu pas songé ?)  
nous roule au pli léger  
d'un même manteau d'infini...  
Tresseuse de violettes,  
chaste Sapho, sourire de miel,  
cette heure n'est-elle nôtre encore, entre terre et ciel ?  
Des paroles montent à mes lèvres,  
pourtant je ne sais que te dire,  
la honte me retient...

## SAPHO

Que si ta langue ne s'apprêtait à dire

des choses sans noblesse,  
ne te suffirait-il des clairs mots anciens  
dont frémirent nos lyres ?

La pensée belle

se pare de paroles agiles comme des ailes ;  
si le désir du Vrai, du Beau, du Bien  
gerçait ta lèvre

d'un feu pur et farouche,

quelle honte fausserait ta voix ?

quelle pudeur te clorait la bouche ?...

Songes-tu qui nous sommes ?

Quand l'esprit d'une femme étreint un cerveau d'homme,  
quel dieu rabat le vol des grandes âmes éprises ?

De par quels gestes de méprises

pendent, tout emmêlés,

les écheveaux du beau métier de rêve

où l'on œuvrait à deux ?

Quel poids d'argile adhère aux sandales ailées ?...

Alcée, au nom des dieux !

Nos haines haut dressées,

nos espoirs déployés

au vent d'enthousiasme,

n'ont-ils gréé pour la tempête un vaisseau clair ?

Nos opulentes énergies,

englouties et noyées,

dériveraient au gré des courants de la mer !  
La passion t'enlace et te submerge :  
prends ma main : tremble-t-elle ?  
regarde par de là mes yeux de vierge :  
la gloire est belle :

Le dégoût d'un vil démos asservi  
joyeux sous la morsure des verges  
pourvu qu'en aient saigné des flancs divins ;  
l'horreur des heures médiocres que mesure,  
rigide, avide, somnolente,  
la sagesse d'un Pittacos  
aveugle et sûr ;  
l'honneur des saintes élites,  
pur choix des dieux propices aux moins indignes ;  
l'ordre du clair cerveau que guette un bras d'athlète,  
soit qu'il lance le disque  
soit qu'il manie le plectre ;  
tout l'orgueil téméraire qui ose et risque ;  
L'Antan qui rit, approuve, fait signe,  
derrière ces heures-ci d'opprobre,  
au lendemain viril dont notre glaive,  
du haut en bas,  
va fendre le manteau de fille...

Alcée, de tout cet horizon clair qui s'élève,

cœur débile, âme abâtardie,  
 toi que j'ai convié comme un amant divin  
 au chevet las de la Patrie  
 pour un baiser fécond et surhumain  
 d'où naîtrait, à ton gré, la liberté laurée !  
 tu n'en ferais, te retournant vers moi  
 — ignominieusement, vers une femme —  
 qu'une heure érotique et futile,  
 qu'un frôlement de chair honteuse et vaine...

ALCÉE

O forme, ô voix ! ô gloire de Mytilène !

SAPHO

Si tu le veux, mais d'une volonté royale,  
 je suis ta gloire réalisée !  
 Agis, poète, ton poème :  
 épouse ma pensée ;  
 deviens toi-même.  
 Je te sais brave  
 (malgré ta pauvre histoire du bouclier jeté,  
 ta lâcheté de bravade et ton masque  
 désabusé)  
 aime donc la gloire armée :  
 prends l'épée et le casque ;  
 ma forme, ma voix, mon ivresse t'exaltent ?



sois digne d'elles et d'assumer leur poids sacré,  
vêts-toi des beautés qui te créent :

Aime !

Mais tu ne sais aimer :

ton âme est en détresse ;

penses-tu donc que l'amour s'assouvisse ?

La soif n'est pas l'ivresse ;

la passion n'est pas le vice.

Si j'aime,

ma passion me déifie :

je deviens mon poème ;

telle, jaillie des cordes de ma lyre,

une harmonie,

complexe et une,

s'élargit sous le ciel, emplit la nuit,

empiète sur l'immensité des dieux...

*(Elle tire un accord de sa lyre)*

De l'heure, j'ai créé, avec vos longs fils d'or,

moires, aux fuseaux funèbres,

un manteau léger à mon rêve, et je le tisse

à même vos ténèbres

au geste clair de ma pensée ;

le voile ondoie et glisse

et, m'élevant, je grandis comme une ombre rose ;

ces monts, tendus éperdument vers l'infini,

soudain s'avivent :

cette île, désir captif, en moi s'est libérée ;  
 mon rêve, fondu au sien que j'ai transfiguré,  
 monte, sonore dans l'aube et rejoint l'empyrée  
 où, déjà hors d'haleine,  
 le quadriges du jour  
 se cabre et se déploie :  
 je suis la joie,  
 je suis l'amour,  
 je suis la gloire de Mytilène  
 qui plane et monte...

## ALCÉE

O t'aimer, Sapho, dans la nuit !  
 Te ravir, sans remords ni honte,  
 aux dieux resplendissants !  
 Grappes de violettes, tes boucles  
 m'effleurent ;  
 ton bras contre ma joue  
 palpite comme le miroitement des vagues, des étoiles ;  
 ta voix est la brise du printemps sur la mer...

## SAPHO

Sois donc la voile !  
 Déjà demain va s'appeler aujourd'hui ;  
 l'orient s'irise, l'ombre recule ;  
 allons-nous vivre encore selon autrui

nous dont le sang est comme un vin qui brûle,  
nous dont la voix sait donner à la brise  
le sens divin d'une sagesse autre  
que celle qui borne de pierres le champ de vie,  
de formules brèves, de gestes courts ?

ALCÉE

Sapho, tu es la nuit même qui rêve  
et parle et raconte demain...

SAPHO

Non, laisse ma main...  
Je ne suis qu'une femme encore pour toi,  
ton désir rampe ;  
tu groupes autour de moi (que sert de feindre ?)  
la gloire, la nuit, la vie,  
pour leurrer ta pensée appesantie  
de l'espoir de m'étreindre ;  
voilà la honte, Alcée ;  
un pauvre geste ravale ton rêve  
à la mesure d'un peu d'herbe froissée,  
d'un sanglot, d'un soupir...

ALCÉE

Ta pensée m'enveloppe, ton haleine  
m'enivre,  
ta parole est un parfum...

SAPHO

Alcée, Alcée,  
n'es-tu plus le poète  
dont je veux faire un dieu ?  
Le désir est sans but que celui qu'il s'assigne :  
ne verras-tu, dans ton image que reflètent  
mes yeux de ténèbres en mes boucles bleues,  
qu'un homme semblable aux autres,  
ivre de s'assoupir, mort à demi,  
entre des bras de femme ?  
O désespoir !  
Ne sauras-tu transposer cet effroi sacré,  
dont ton corps tremble  
au contact de mes mains,  
en force invincible, ruée à la gloire ?  
S'il faut mourir,  
et si l'aveugle étreinte cherche à perpétuer  
la beauté qu'elle assaille  
déforme et brise,  
ne saurais-tu survivre  
en procréant en un geste de gloire  
la neuve liberté de Mytilène ?

ALCÉE

Tu fais de moi le verbe d'un poème,  
Sapho ;

en refermant mes bras sur ta pensée,  
j'étreins ta chair...  
Entends-moi bien :  
Cette heure de fièvre,  
si vaste que la fasse ton beau geste,  
si chaste que la crie ta lèvre,  
est palpitante comme ta gorge harmonieuse,  
est chaude et riche du parfum de ta voix ;  
ie n'ai pas honte de t'aimer comme un homme  
ce rendez-vous me l'as-tu pas donné ?

## SAPHO

Va, passe,  
si tu n'es plus qu'un homme  
qu'es-tu venu me parler bas dans l'ombre ?

## ALCÉE

Non, mais écoute :  
si l'aube encore silencieuse et pâle,  
dont vont jaillir tantôt les voix sans nombre,  
pour ma gloire  
ou ma honte,  
s'ensanglante d'un meurtre expiatoire,  
ma main sera-t-elle moins prompte  
au flanc de Pittacos,  
ma voix moins sûre  
à pousser au carnage

un peuple mauvais courtisan de la déroute,  
 pour ce que, dans ma barbe, et dans ma chevelure  
 j'emporterai le parfum de tes violettes,  
 Sapho ?  
 Ah ! Sapho...

SAPHO

Laissons ; adieu... écoute...

*(Une trompette sonne du haut de l'Acropole)*

l'heure est venue...  
 tu hésites, tu doutes ?

ALCÉE, *qui s'est dressé, se retournant vers elle*

Tu m'as grisé d'un vin trop fort !

SAPHO

Tu as jeté ton bouclier, Alcée,  
 ton pauvre amour est nu ;  
 hélas ! je l'aurais vêtu d'une armure d'or !  
 Pour vaincre et non mourir,  
 pour régner, non pour fuir ;  
 je t'aurais fait un bouclier de diamant  
 d'une larme sacrée,  
 mais quoi...

ALCÉE

Sapho, ma joie, ma gloire !

Ce sable pur,  
où nos pas emmêlés vont s'effacer  
sous le vent d'aube qui se lève,  
cette herbe de la grève  
que repousse ton pied impatient de femme,  
s'étreignant dans la flamme  
ne feraient qu'un cristal...  
Eh bien! n'es-tu pas la Fleur de Lesbos? Ah! ta joue...

SAPHO, *le repoussant*

Mais ton pauvre désir est de la boue !...





# A LEUCATE

... ἄλλα πᾶν τόλματον ...  
Σαπφώ

*Mais il faut oser tout.*



Sapho que précède un guide rustique s'arrête au bord de la falaise ; le plateau en pente douce porte là-bas contre le ciel un petit temple ; le vent ondule dans les herbes tendres de munychion.

#### SAPHO

Eblouissante mer !  
Mer où s'en sont allées  
les joies ailées  
aux horizons de mon enfance,  
mer, seuil immense  
des propylées de l'infini !

Ce vent mêlé au soleil rejailli  
soulève et chasse autour de mon poème  
un embrun de lumière,  
d'or liquide, de splendeur faits souffler !  
Et ton implacable beauté  
assaille  
ce long regard suprême  
encore d'un prodige :

quel portail rejeté  
ample, à la taille  
du dieu qui s'y engouffre  
au galop glorieux du grand quadriges !...

## LE GUIDE

Ce promontoire où blanchit de l'écume  
c'est l'extrême Céphalénie ;  
et si vous retournez la tête,  
clignant des yeux,  
au Sud, là-bas, derrière la brume,  
c'est Ithaque, la blonde.

## SAPHO

... et voilà donc le but des chemins gris du monde  
qui tournent, se rejoignent, se confondent...  
Pour ne pas retracer dans la poussière  
leurs pas légers,  
le dieu n'a-t-il donné des ailes de lumière  
aux claires idées ?...

## LE GUIDE

On domine la mer de cent coudées.

Tantôt, autour de cet autel,  
les bergers s'en viendront, chacun avec sa belle,

porter le lait caillé sur de ces claies  
qu'ils tressent de myrthe et d'oranger ;  
ils se groupaient aux sources alors que nous passions ;  
on devrait entendre leur marche qu'ils rythment  
au son des flûtes de sureau ;  
nous voyons cela chaque saison que Zeus nous donne ;  
il faut être bien jeune pour trouver du nouveau ;  
mais pour un étranger,  
c'est quelque chose à voir.

SAPHO

Va ; désormais je n'ai plus besoin de personne.

LE GUIDE

Faudra-t-il vous attendre tard ce soir ?  
Le passage est étroit dans les sables mouvants,  
il peut y avoir danger...

SAPHO

Non, laisse-moi,  
je n'aurai besoin de personne.

LE GUIDE

Si on tient à vous repasser  
c'est qu'on travaille peu depuis l'automne  
et vous êtes bonne cliente...

SAPHO

Tiens, prends encore ceci ; as-tu assez ?

LE GUIDE

Deux drachmes, ma parole !  
C'est trop pour qu'on s'en vante ;  
Apollon vous délivre de souci.

SAPHO, *se parlant à elle-même*

Charon, dit-on, n'exige qu'une obole...

LE GUIDE

On est si pauvre par ici !  
Les sorts vous soient propices.

*(Se retournant sur le faite)*

Méfiez-vous des pierres croulantes au bord du précipice  
*(il sort)*

SAPHO

Ithaque, l'île nuptiale, l'île  
du bon Retour...  
On fuit la Crète  
divine et bestiale ;  
Lesbos, haletante, à tout jamais m'exile...  
Une chaîne subtile  
qui s'allonge et se glisse

jusqu'aux confins du monde  
t'a ramené du seuil même d'Hadès,  
Ulysse,  
vers la tombe...

En vérité, pour qui s'est retourné,  
que reste-t-il  
du vaste amour inapaisé ?  
Grand vent tourbillonnant de joies  
qui chasse autour du monde  
— comme un vol de colombes —  
les feuilles claires et les baisers ;  
qui pousse et ploie  
nos barques jusqu'aux rives d'Asphodèles ;  
— ivresses d'avril  
aux pas ralentis qui se mêlent ;  
étraintes des grottes bleues ;  
brises des îles,  
fleurs matinales,  
élargissement des cieux...  
qu'en reste-il ?

Vous qui regardez en arrière,  
vous qui retournez sur vos pas,  
à qui d'avoir vécu ne suffit pas ;  
voici votre île, revoici le passé ;



voici le sable où poser vos pieds nus  
dans la trace à peine effacée  
des sandales légères que vous chaussiez à l'aube  
au départ matinal vers l'inconnu...

Ithaque, tour de veille,  
qui blanchit, là-bas, sur la mer inquiète,  
guidant le nautonnier, même en son rêve,  
au port où le passé le guette ;  
lieu fixe, où la barque des races éclaboussée  
des écumes de l'aventure et du hasard  
s'amarre  
et clôt toute Odyssée...

Paix des cœurs apaisés,  
calme du soir qui sourit et s'endort,  
devoirs accomplis,  
baisers du retour...

O lèvres froides qu'avait brûlées l'amour,  
regards éteints où brillait une étoile,  
espoirs flétris, désirs domptés,  
velléités humaines,  
quel souffle d'ironie gonfle la voile  
qui vous ramène...  
pour vous confronter...

*(Le cortège des bergers passe en chantant vers le  
petit temple sans distraire la méditation de Sapho.)*



## CHANTS ET DANSES

## BERGERS

*Nos troupeaux sont en ta garde,  
Apollon, berger d'Admète,  
nous te portons ces prémices  
dans la claie sur notre tête.*

## BERGÈRES

*Apollon, qui te regarde,  
s'il ne referme les yeux,  
doit au moins baisser la tête.*

## BERGERS

*Soyez nos guides, bergères,  
nous avons les yeux fermés  
que nos mains au moins se touchent.*

## BERGÈRES

*Si nous étions mieux aimées  
on se fermerait la bouche.*

## BERGERS

*Comment ça ?*

## BERGÈRES

*D'un long baiser ;  
 mais la chose n'est pas aisée  
 quand on porte sur la claie  
 du fromage et du caillé !  
 Gardez les yeux bien fermés ;  
 qui t'a baisé sur ta bouche ?  
 Tu ne le sauras jamais !*

## SAPHO

Comme ces choses sont simples, incontestées,  
 étranges :  
 l'Épouse hautaine,  
 l'œuvre inlassée de ses deux mains  
 à jamais faite, défaite et refaite...  
 et qui se venge,  
 peut-être !  
 L'orgueil du foyer où l'on file la laine,  
 entre les femmes, assise ;  
 le beau fils grandissant, habile aux armes,  
 impatient, prompt aux méprises ;  
 l'époux  
 en vain espéré, toujours attendu  
 et, chaque soir,  
 la lampe allumée sous le porche,

— geste patient de bienvenue  
de celle qui dort,  
calme et sans joie,  
— pire ! — sans remords...

## CHANTS ET DANSES

## BERGERS ET BERGÈRES

*Mélons nos pas dans l'herbe,  
la flûte trille ;  
qu'un autre lie sa gerbe  
que l'été grille ;  
qu'un autre foule la grappe  
d'un pied agile ;  
Celle qui peut s'échappe,  
Celui qui veut l'attrape,  
garçons et filles.*

C'est bien, cela fut bien ainsi :  
que dans la course et sur la route,  
quiconque se retourne et doute  
si l'avenir n'est pas où s'en vont ses soucis,  
voie de ces choses immobiles et mortes  
et s'en émeuve  
et revienne heurter à la porte  
qu'il referma, naguère  
sur l'ombre de sa veuve...

Ailleurs,

qui sait quel sort d'opprobre et de malheur  
ouvre, à qui s'en revient, le double geste  
de Pénélope assise auprès de Clytemnestre ?

Ici,

tout accueil est sacré,

ici, l'ardente chasteté recrée

l'éternel lendemain paisible et tel

que, pareille à la tisseuse perpétuelle,

la vie refait la nuit ce que défit le jour,

accueillante à toute heure et respectée,

Ithaque, de la mort et, même, de l'amour...

Car l'amour et la mort s'en vont, main dans la main,  
par les sentiers des bois et par les grands chemins,  
sur le seuil entr'ouvert du jour sans lendemain  
ils ne se retournent pas...

O tes heures, ma vie !

O l'éphémère, la volontaire, deux fois mienne :

puisque, la vivant, je la vis en moi ;

comme elle enivre d'être ainsi intime

et vaste du beau grand jour sublime

qu'on s'approprie,

heure par heure, en nourrissant sa joie !

Avec du soleil dans les yeux

plus fort que tout l'éclat du grand midi ;  
avec la force plus virile que le vent impétueux ;  
la fièvre ardente à sécher toute pluie ;  
l'orgueil de dominer, selon son âme,  
le sourire de l'homme, le rire de la femme ;  
d'amasser, en un geste de moissonneur,  
au fil léger de sa faucille,  
les blés humains  
où palpitent et se terrent, oiseaux farouches,  
les cœurs  
qu'on apprivoise au baiser de sa bouche...

## CHANTS ET DANSES

## BERGÈRES

*Baisse la tête encore,  
je te couronnerai.*

## BERGERS

*Entre tes tresses d'or  
ces fleurs je moissonnerai.*

## BERGÈRES

*Si je te cédaï cette fleur  
Qu'est-ce que tu donnerais ?*

BERGERS

*Quelque chose, mon beau cœur,  
dont tu t'étonnerais.*

BERGÈRES

*Mais encore ?*

BERGERS

*Que tu pardonnerais.*

BERGÈRES

*O ce n'est rien qu'un baiser ?*

BERGERS

*En voici un autre pour l'effacer.*

SAPHO

Qu'importe ?...

Et que m'importe de n'être pas née telle  
que toi, fille d'Icarios,  
assise devant ta porte

jusqu'à ce que la nuit noircisse tes cheveux blancs ?

Si j'anticipe sur les heures immortelles ?

Si ma jeunesse éternisée

ne sait pas le devoir sublime de vieillir ?

N'est-ce ma gloire ? de vivre  
au point que de mourir  
— alors que sur mes lèvres pleines comme des fruits  
sonne encore le chant des baisers vers la nuit —  
soit un défi à l'ombre ?

O l'essor de mon âme hardie qui se dénude :  
jetant, voile suprême, vers la nuit déicide  
sa chair vierge et sans ride,  
belle comme un poème !  
Ce corps harmonieux,  
lyre aux divins préludes,  
que n'aura déformé, ployé, brisé, souillé  
ni la maternité grosse d'un demi-dieu,  
ni la décrépitude...

*(Le chœur rustique a disparu, son chant s'entend  
encore dans le lointain ; vers Sapho, statue  
blanche au bord de l'abîme, le desservant  
du sanctuaire s'est avancé.)*

## LE DESSERVANT

Femme...

Jeune fille, le jour s'achève ;  
mais votre tour est maintenant venu...  
interrompre votre rêve...  
Vous avez attendu ?

Notre temple, pourtant, est si peu fréquenté !  
 Quelques grossiers bergers aux fêtes solennelles,  
 — comme tantôt —  
 une amante oubliée, un amant trop fidèle  
 cherchant la guérison  
 au vieux mal éternel !  
 Je leur fais la leçon  
 cent fois redite, toujours nouvelle !...  
 Vrai, pour attendre ici, vous pouvez vous vanter  
 d'avoir eu de la malechance ;  
 mais vous avez eu raison de patienter :  
 le dieu n'est jamais plus sensible et plus propice  
 qu'aux vœux qu'on porte à son plus humble autel...  
 Vous venez pour un sacrifice ?

SAPHO, à demi détournée

Oui... prends ce collier,  
 on y peut lire les noms des muses de Mitylène :  
 Erinna, rire ensoleillé ;  
 Gorgô au geste pur et Démophilia,  
 harmonieuse ;  
 Athis, incertaine comme une ombre sur le seuil ;  
 l'enivrante Andromèda qui lui tend la main ;  
 Télésippa, silencieux sourire, pas glissé ;  
 Gongylla, mobile gazouillis de feuilles ;  
 Eunéica, frêle et franche



et la prude et grave Mnécédicé...  
Prends,  
et prends ces anneaux,  
et prends jusqu'à ce bracelet, le sien...  
N'est-ce, demain, les Munychia d'Athènes ?  
Les fêtes de la Vierge ?

LE DESSERVANT

Précisément.

SAPHO

Que tout est clair et beau !  
Le printemps fleurit une fois encore,  
là-bas, à Lesbos, entre terre et ciel,  
et malgré Pittacos,  
à cause encore, peut-être, de Sapho  
à la lyre d'or,  
au sourire de miel,  
à la chevelure de violettes...

LE DESSERVANT

Oui, Arthémis de Munychie, ce soir,  
parée de la résille  
des violettes noires,  
sera portée à la lueur des torches,  
au long des quais parmi le chant des filles ;  
le printemps naît :

Ici,  
 des pâtres reviendront demain,  
 avec des rameaux verts,  
 des offrandes de lait, des fromages d'hiver ;  
 on chantera quelque hymne époumoné,  
 grotesque et brave,  
 ce sera tout.

Ah ! nous ne sommes pas à Delphes ;  
 — quelles foules, quelle opulence !  
 quels chœurs unis et graves ! —  
 J'y fis jadis,  
 mes premières études d'hierète...

D'où êtes-vous, ma fille ?

SAPHO

Je viens de loin,  
 par maints détours...  
 Je vais vers le couchant...

On dit que ce rocher guérit de tout amour ?

LE DESSERVANT

Oui, à ce point que Zeus, selon le peuple,  
 qui, aimant trop sa femme, souhaite l'aimer moins  
 parfois, pour en aimer quelque autre,

venait s'asseoir ici et, regardant la mer,  
oubliait Héra et se sentait fort  
pour quelque amour nouveau et fabuleux !  
La légende est pareille à l'âme de la foule,  
comme un miroir qui reflète un visage ;  
elle fait sourire le sage :  
le peuple est un enfant qui aime croire.

Voyons, cet amoureux, peut-on lui pardonner ?  
Reste-t-il quelque espoir ?...

SAPHO, *sans entendre et que soulève sa vision*

Descente vertigineuse du Char !  
La mer est comme un brasier ;  
la roue de feu  
dont tout regard s'effare  
creuse une ornière de rayons ;  
tout suit, à contresens, le mouvement du dieu :  
il aspire le jour !  
Il semble qu'on recule vers l'ombre sans retour  
que soulève sa fuite  
en poussière de ténèbres...

Je m'en irai dans le couchant ;  
je ne veux plus de nuit :  
je hais l'Erèbe !

Phoïbos pousse le char à même l'ombre où brûle  
 derrière nos crépuscules  
 sa gloire toujours égale à sa divinité ;  
 il ouvre devant lui, au heurt de son timon,  
 le flanc infécondé de l'infini,  
 inondant à jamais l'immensité  
 du sang torride de la Vie...

*(A poignées, elle effeuille au vent les fleurs de  
 sa ceinture)*

Je m'éparpille vers toi avec ces roses,  
 Phoïbos ;  
 j'ose...

me dresser vers ta force, comme une femme ;  
 suivre cette poussière que lève un vent humide,  
 accourue, ombre d'or au geste de ta flamme,  
 sur la mer infinie, vers ta splendeur avide...

Je veux tourbillonner aux jantes de tes roues  
 mêlée au feu victorieux qui jaillit d'elles,  
 boue d'étincelles,  
 éclaboussant la nuit de ta gloire  
 dont tout astre s'exalte :  
 ah ! je veux  
 vivre de ta victoire hennissante et sans halte !

Prends-moi, dieu brutal,

époux quotidien d'une aube pâle :  
j'ai peur de l'ombre à la douceur mortelle,  
j'ai peur de Séléné, ta sœur, elle est trop belle ;  
je suis lasse des jeux, des chants, des danses lentes,  
du baiser des amants, du rire des amantes ;  
j'ai horreur de la nuit ; je hais l'éclat des lampes !

Prends dans ta rude étreinte mon âme toute vive,  
hors de la vie étroite qu'élargissait en vain  
mon désir inouï, trop vaste et surhumain ;  
absorbe en ton brasier ma torche que j'y jette,  
propitiatoire, avec l'humble orgueil qui m'a faite  
l'égale, par moments, des ineffables formes  
que trace au firmament le rêve éclos de nous.

Je n'aurai voulu qu'un dieu pour époux  
qui mêle mon sang vierge au sang du couchant ivre...  
M'abîmer dans l'étreinte énorme !  
M'unir, enfin, aux choses qui délivrent !..

*(Elle bondit éperdue et plane, oiseau clair, sur l'abîme  
où la nuit l'enveloppe.)*



LA LÉGENDE AILÉE  
DE  
BELLÉROPHON HIPPALIDE

*A la pensée amie de Paul Valéry.*





# I

*Hipponoüs, fils de Glaucos roi de Corinthe, réfugié à Argos, conte à la reine Sténobée comment, à la suite de la mort accidentelle de son frère Belléros, il fut accusé de fratricide et exilé par son père ; il a assumé, par bravade d'honneur, le surnom de Bellérophon ou "meurtrier de Belléros". La reine, pour se garder de la passion que lui inspire Bellérophon, a confié son émoi au roi Protéas, son époux ; celui-ci, avec tous les égards dus à un hôte, envoie Bellérophon à la cour de Lycie chez Iobate, son beau-père, porteur d'un message secret pour ce roi.*



**L**a parole chanteuse envolée de sa bouche hésite et, par moment, tel un oiseau farouche que nourrit une fille naïve et maternelle, volette, cherchant l'azur où s'appuyait son aile, de la frise d'ébène au cèdre roux des plinthes et s'y pose, un instant, étonné et sans crainte ; telle, en sa jeune voix, grave tantôt ou claire, comme un battement d'aile une note étrangère au luxe des lambris et des rideaux d'Asie, à l'étroit et mieux née pour s'essorer dans l'air qui bondit, tournoyant, du large vers la plaine, résonne ;  
et l'âme de la reine qui s'y mire frémit du frisson frêle dont vibre en sympathie ce vase de cristal à telle note que bruit sa lyre...

“ Si vous vous souvenez ?

— Puisque vous connaissez Corinthe... ”

— “ Oui, je me souviens ”, dit-elle,

“ la Terre et l'Eau

s'y fondent en une étreinte  
telle  
qu'on demeure étonné  
à chercher du regard la ligne qui témoigne  
qu'une lutte éternelle, inlassée et farouche  
y noue deux éléments et que, sur ces deux bouches,  
la morsure — non le baiser! — mêle son amertume..."  
— "Oui, c'est cela", dit la voix mâle et claire,  
"la mer est une plaine, la plaine est une mer  
où l'herbe au vent du printemps houle et creuse  
ses sillons, vagues vertes, qui rejoignent  
la double mer  
où d'autres vagues aux dos d'écume  
semblent les brebis dispersées d'un troupeau tel  
qu'on le dénombre par mille milliers ;

C'est là,  
sous ce grand ciel,  
que nous passions de concert nos cavales ;  
vous connaissez la plaine :  
à qui vient d'Argos vers Corinthe,  
après Némée, au sortir des grands bois,  
elle apparaît soudain aval,  
entre les térébinthes,  
s'élargit et s'éploie,  
comme un grand tapis clair

déroulé jusqu'à Poseïdonia ;  
— vous avez dû nous voir, sans le savoir,  
comme des points sombres qui galopions de front?..."

Sa voix défaille et s'interrompt,  
puis il reprend, cernant sa phrase lente :

“ Il croît de grands roseaux au long du golfe ;  
nous y poussions nos bêtes frémissantes ;  
leurs poitrails écarlates  
fendaient, proues vives, cette herbe géante  
tranchante comme des glaives ;  
et nous, les jeunes fous,  
à qui mieux mieux,  
nous crions : Victoire ! fauchant à grands coups  
cette phalange...  
C'était un jeu...

Or c'est ainsi qu'un soir,  
Belléros, qui galopait au hasard,  
perdit l'assiette,  
s'engouffra et disparut, sans un cri !  
sans que, tout empêché des joncs fauchés,  
aveuglément rué vers l'ennemi,  
j'eusse vu ni où ni comment.  
Quand j'émergeai des joncs,

la nuit était tombée :  
les cavales hennissaient vers les étoiles ;  
je me vis seul ;  
l'ombre était pleine de doute ;  
un galop lointain sonnait sur la route ;  
et, croyant suivre Belléros,  
je regagnais le palais où mon père  
qui, préférant mon frère,  
me soupçonnant de jalousie infâme,  
m'accusant, sans recours, d'un fratricide,  
m'a poussé vers l'exil expiatoire...

Et moi, depuis,  
le cadavre de mon frère retrouvé  
— dès que le bûcher eut desséché l'eau saumâtre  
et que ses cheveux d'or où j'ai mêlé mes larmes  
ne furent qu'une cendre au creux de l'urne —  
j'assumai, comme un défi ! le surnom  
de meurtrier de Belléros : Bellérophon...

Mon père m'a pardonné, dit-on, je crois ;  
mais, moi, je n'ai pas oublié sa voix,  
et ma honte de ce qu'elle disait ; ma honte  
est telle encore que le sang me monte  
aux joues et que ma lèvre en tremble encore  
et que, si j'entendais, comme un remords,

sa voix m'appeler dans l'ombre inquiète  
... je ne retournerais pas même la tête... ”

**G**lissée, presque en intruse,  
montée par la porte où miroite  
une mer sans repos qui s'élève et s'abaisse  
au long des pierres qu'elle use,  
la Lumière de Grèce  
flotte, légère et moite,  
aux solives de cèdre  
— tel un sourire aux lèvres  
voltige et s'efface et renaît...

Elle inscrit, en passant, sur de l'ombre bleutée  
— comme au flanc d'une coupe —  
le geste harmonieux du conteur qui s'écoute,  
debout, chlamyde rejetée  
— grand haut-relief d'Egine  
que modèle, en se jouant, la clarté,  
de mille mains légères ;

Et la reine imagine :  
la brume matinale au seuil de la clairière ;  
la nymphe intimidée  
qui cherche et fuit  
l'aventure divine...

cependant qu'indolemment, à contre-jour,  
entre ses coussins accoudée,  
inattentive au récit qu'elle devine,  
elle suit  
du lent regard voilé de ses longs cils mi-clos  
— mobile vision de beauté et de force —  
la pose pure du torse  
robuste et presque ailé  
au geste apparié des bras blancs et musclés ;  
et le profil, parfois, lui apparaît si beau  
qu'elle fuit le regard trop clair qui la pénètre,  
ferme les yeux, hésite à se connaître  
et, soudain lasse, aspire à la paix du tombeau.

Elle étouffe ! Sa gorge est sèche ;  
pourtant la haute salle est fraîche  
et la brise filtrée au voile du linteau  
avive,  
en se mêlant à l'arome, tantôt,  
de roses et de santal,  
le grand souffle salé de l'horizon natal...

Quand plus tard, envolée du vaisseau fatidique,  
un soir de rêve, encore ! sous ce même portique,  
la nouvelle annuitée la fera tressaillir  
— comme une aile vous frôle dans l'ombre —



la nouvelle apportée à la proue du navire :  
la nouvelle des fiançailles...

L'image de sa sœur palpitante et pâmée  
aux bras du demi-dieu dont elle s'est crue aimée,  
— tel un éclair jailli assombrit même l'ombre —  
muera en désespoir l'ennui de son cœur vide,  
de sa vie sans éclat faisant comme une tombe  
et de son inertie un geste suicide...

**E**lle se lève et marche sur les dalles :  
“ Ah ! laisse, que j'achève !  
J'ai quelque chose à dire :  
Et mon bonheur est tel que j'en ai mal ;

Oui, ton père t'exile ;  
la belle affaire ! et que t'importe ?  
En rejetant derrière toi sa porte  
tu mures le passé comme au creux d'un tombeau ;  
la soif de l'aventure n'exile-t-elle tout homme  
vers l'avenir plus beau ?  
On abandonne aux filles le foyer paternel !  
Ne te sens-tu des ailes ?  
Elargis ton essor  
à la mesure des horizons !

Ton frère, Belléros, est mort ?  
 sans doute, et nul encore n'a pu fléchir les Sorts  
 qui courbent jusqu'aux dieux ;  
 mais quoi ?  
 On n'aime — tu le sauras, tu le sais —  
 que pour la douleur et la mort :  
 et nul n'a rappelé du chant d'une nénie  
 ceux qui sont descendus vers l'Hadès improbable  
 derrière le seuil de l'infini...

Oui, je t'ai plaint, mais c'est assez te plaindre :  
 N'as-tu pas l'Avenir !  
 L'Avenir qu'on affronte ;  
 c'est le Passé qu'il faut craindre !  
 qui rampe derrière vous et vous frappe dans l'ombre ;  
 il alourdit le bras qui va cueillir à l'arbre  
 le beau fruit que l'aurore nous tend toujours en vain ;  
 cependant qu'on hésite, il retient notre main,  
 voile nos yeux de pleurs qu'il eût fallu répandre,  
 jadis, dans la nuit morte où gisent dans leurs cendres  
 les clairs avrils défunts et les étés perdus,  
 les mots mystérieux qu'on n'a pas entendus,  
 la joie de vivre offerte et qu'on a dédaignée,  
 tout le sang infécond que nous avons saigné.

Car sais-tu ce que c'est que d'être la jeunesse ?  
d'être cela en quoi les grands espoirs renaissent  
de tant de cœurs, de tant de corps désespérés ?  
d'être un désir vivant, survie de mille ancêtres,  
d'être l'espoir permis et l'avenir promis ?  
Oh ! d'être !...

Te dirais-je ta destinée ?...

O mon oiseau des plaines, ô mon oiseau des mers,  
j'ai rêvé te garder ici comme une mère,  
mais, tordant les barreaux de la cage dorée,  
mon amour fut plus fort qu'un désir abhorré,  
et, pour mieux m'assurer contre l'autre folie,  
j'ai tranché le lien qui m'étouffe et te lie :  
j'ai trouvé dans mon cœur la force qui le tue ;  
par amour j'ai suivi la voie de la vertu ;  
oui, j'avouai mon rêve et montrai mon désir...  
en brisant mon espoir j'ai pleuré de plaisir !  
Le roi sait que je t'aime et croit que tu l'ignores,  
il m'a plainte et, prouvant à quel point il m'honore,  
à ma prière, il vient d'assurer ton destin :  
il t'envoie en Lycie où mon père en lisant  
ces tablettes de cire et ces signes tracés  
t'ouvrira l'avenir — et ce sera assez !

Car par le grand portail tu bondiras pareil  
à l'Aurore, à la Joie, à la Gloire, au Soleil !...

Mais va : l'heureux navire appareille et t'attend ! ”  
“ Reine !... ”

“ — Adieu, je te regarde encore en souriant ;  
le navire appareille et le port est en fête ;  
souris-moi, et t'en va, sans détourner la tête... ”

## II

*Les tablettes ne doivent être ouvertes qu'après neuf jours de fêtes en l'honneur de l'hôte princier ; le jeune hellène irrite les courtisans asiatiques par sa simple prestance virile et la naïve narration de ses exploits. A la fin du neuvième banquet, Iobate rompt les scellés et lit, pour lui seul, que l'honneur outragé de Protéas réclame la mort du héros, son hôte : il l'envoie donc combattre la Chimère.*



Pour la neuvième fois, Iobate  
assemble sa noblesse ;  
pour la neuvième fois, qu'on abatte  
un bœuf dont les gueux se repaissent ;  
qu'on verse aux cratères, à pleins bords,  
le vin lourd d'aromates  
où macère l'Asie...

Et voici :

Rafrâchie par le bain et la sieste,  
les boucles noires serrées aux bandelettes d'or,  
ointe d'huile embaumée,  
la robe lisérée d'une pourpre enflammée,  
bruyante, efféminée de la voix et du geste,  
la jeunesse d'Asie se mêle aux anciens d'âge.

Clignotants sous le fard et couronnés de roses,  
laissant ruisseler l'or aux plis de robes amples  
qui traînent, feux changeant aux dalles de porphyre,  
ceux-ci s'indignent, aussi, que ce royal hommage

prolongé, fastueux jusqu'à prêter à rire,  
illustre un illustre inconnu,  
homme brutal du Nord arrivé presque nu,  
musclé en portefaix,  
qui, comme un matelot, vous jase  
des choses qu'il a vues ou faites, avec emphase ;  
de ces héros d'un jour que vous envoie la Grèce  
prêts — si on les écoute — à narrer d'une haleine  
mille et une prouesses  
imaginaires et surhumaines !  
Celui-ci, par surcroît,  
ignorant même en l'art grossier de ses pareils,  
est capable, encore moins, de suivre de la voix  
le chant des flûtes d'Ionie...

**S**ilence !...

Les trompettes, d'un cri,  
annoncent le roi et son hôte ;  
les voici : ils s'avancent...

Pour fléchir les destins vigilants et contraires,  
Iobate, à voix haute,  
invoque les Mères vénérables,  
Phoïbos l'Hiverneur,  
Héraclès Lycien ;  
on s'attable...



Et, parmi l'éclatante tablée,  
une Heure insoucieuse, aux sandales ailées,  
passe au rythme des rires que scandent les crotales,  
danseuse agile entre les coupes qu'elle effleure ;  
elle est passée au vol de ses sandales,  
elle fuit...

Et le roi fait un signe et le bruit  
des voix meurt en rumeur,  
la musique s'apaise ;  
et Bellérophon, pour la neuvième fois  
— qu'au roi ce conte plaise ! —  
doit narrer quelque histoire  
que sa mémoire pourvoie.

Le silence est hostile ;  
mais sa coupe d'un trait épuisée  
fait sa pensée alerte et sa parole aisée :  
" Roi ", dit-il,  
" Iobate, je ne sais  
ce que diront les signes tracés  
sur la cire et scellés  
des sceaux de l'Argiarque, ton gendre ;  
et, bien qu'on soit, ici, déjà las de m'entendre,  
je dirai le dernier conte. "

Il s'arrête ; d'aucuns rient ;

et certains, même, affectent  
une lassitude anticipée ;  
mais lui,  
le regard fixe et la tête levée,  
voit

— par au-delà le faste insolent qui l'enserme,  
au cadre du portique qui découpe la nuit —  
une Étoile !

Et tout, hors elle, lui paraît terne ;  
pour soi seul il poursuit,  
et l'heure qu'il évoque illumine sa face  
d'un rayonnement qui tombe de l'espace :

“ Il y a dans l'Acrocorinthe  
un autel cher à Pallas,  
j'y ai dormi,  
par une nuit d'été, sous les étoiles ;  
j'y ai dormi ? j'y ai veillé ? vous le direz...

Vers l'aube,  
et dans le silence de l'herbe abondante,  
j'entends le pas de sabots trop légers ;  
et voici que, retourné,  
l'ombre d'un cheval m'apparaît !  
(Tu ne rêves que chevaux, me direz-vous ;  
attendez.)

Près de l'eau qu'y a fait jaillir l'antique Sisyphe,  
en l'abreuvoir de marbre,  
le Cheval puisait ;  
je le considérais en silence, tout étonné,  
car nulle bête, voire nul homme ne saurait  
franchir l'enceinte orgueilleuse de Glaucos ;  
or, soudain, hors de la mer, l'aurore jaillit,  
entre Salamis et Egine :  
et, hennissant et cabré,  
presque essoré,  
je vis Pégase...  
Les ailes battant au jour !  
Mais sa soif non désaltérée  
courba de nouveau l'encolure éblouie  
vers l'eau enflammée... ”

Des jeunes se récrient :

“ Que ne l'as-tu dompté  
en lui passant le mors ? ”

Mais Bellérophon, qui s'est levé, poursuit  
d'un grand geste impétueux :

“ Pensez-vous qu'il n'appartienne qu'à un dieu  
d'êtreindre en ses genoux le Cheval d'or ? ”

— “ Tu me prendras en croupe ! ”  
chevrote, ivre, un vieillard.

— “ Encore : encore ! ”

et l'on choque les coupes ;  
 le vin chauffe les têtes ;  
 mais Iobate : " Mon hôte, il est tard ;  
 voici l'heure assignée... "

Il rompt les sceaux parmi le silence de fièvre ;  
 et ses lèvres  
 ni sa face immobile ne révèlent  
 le secret des lettres de mort,  
 ni la pensée nouvelle  
 qu'on voit naître en l'effort  
 de ses sourcils froncés.

O r Bellérophon devine sa pensée :  
 " Roi, voici neuf jours et neuf nuits  
 que, dans la mollesse des festins et le bruit  
 des harpes et du rire insolent de ceux-ci,  
 je m'impatiente.  
 C'est vers d'autres destins  
 que s'est aventurée  
 ma jeunesse que tente  
 la gloire...  
 Puissé-je, aussi bien, revaloir  
 ton hospitalité opulente :  
 n'est-il un service à te rendre

qui soit mieux qu'un devoir ? ”  
— “ Tu parles bien haut ;  
je n'ai pas de peine à t'entendre,  
Bellérophon ;  
pendant ces neuf jours de frairies  
on a ri, on a chanté la joie ;  
et, ce soir, pour la première fois,  
avant-courrières d'un orage,  
des paroles noires  
s'accumulent là-bas et, sourdement, résonnent ;  
Je n'eusse pas voulu qu'un souci  
se mêlât à nos fêtes ;  
mais penses-tu qu'adossée à mon trône,  
étourdie, un peu grise,  
cette Joie fanfaronne  
règne seule en Lycie ?  
Ceux-ci ont supporté longtemps ta vantardise  
sans, à peine, un murmure ;  
justifie ton orgueil et prouve ta valeur  
d'un geste !... qui ne prête plus à rire  
— Crois-moi, nous serons quittes ! —  
Agis, enfin, une prouesse  
plus convaincante et moins prolix  
que tous tes contes :  
humilie notre Asie et fais-nous honte  
de préférer un vin joyeux à l'eau du Styx :

va, jeune héros de par delà les mers,  
combattre, si tu l'oses... la Chimère ! ”

Des applaudissements tonnent aux poutres de la salle,  
hurlement en rafale  
fait de cris d'ironie et de rage ;  
mais Bellérophon, redressé sous l'outrage,  
les dompte d'un regard qui arrête  
le tumulte, soudain, sur leurs lèvres muettes :  
“ Protéas s'est vengé sans bassesse, dit-il,  
en m'envoyant à la victoire ! ”  
La salle éclate d'un rire haineux :  
“ Il joue au demi-dieu ! ”  
— “ C'est à voir ! ”  
— “ Silence ! ” crie le roi dont le cœur est troublé  
d'une appréhension où la honte est mêlée  
d'avoir fêté, neuf jours, à la face des dieux,  
un homme que son crime inexpié dévoue  
à l'étreinte des feux que la Chimère noue  
autour de toute proie humaine qui l'assaille ;  
“ ne pare-t-on de fleurs les victimes ? ”  
se dit-il, écartant l'horreur des représailles  
divines,  
et ses lèvres qu'il serre ont un goût d'amertume :

“ Lyciens, souvenez-vous ”, reprend-il à voix haute,  
“ que notre hôte nous est sacré, et par deux fois  
sacré : car il assume  
un combat surhumain dont nul n'est revenu ;  
allez tous... ”

Et, les congédiant d'un grand geste courtois,  
sous les glaives croisés des gardes en arroi,  
au bruit des mains qu'on heurte, au cri d'airain et d'or  
des trompettes emplissant la nuit de leur émoi,  
il sort...

**L'**âme du jeune héros déborde de la joie  
de celui qui se sent égal au plus beau sort.





### III

*Exalté par le désir de la gloire, le héros, resté seul, évoque, sous la nuit étoilée, le cheval Pégase qui l'emporte vers les ravins du Taurus ; il surprend et tue la Chimère et, tout frémissant de sa victoire, il regagne avant l'aube le péristyle du palais.*



La salle s'agrandit du tumulte apaisé ;  
le héros, immobile,  
reste seul ;  
une torche se meurt dans sa cendre affaissée  
parmi les coupes vides et les roses tassées ;  
il s'avance, à son tour, vers le péristyle,  
s'arrête sur le seuil.

Cette marche de marbre éblouie  
du reflet de la lune, qui l'inonde, allège,  
jusqu'en l'ombre des frises,  
la nuit des architraves,  
vêt de lueurs de rêve  
tout un léger cortège  
de dieux évertués et de déesses graves.

La ville,  
dès longtemps endormie,  
indolemment au long du golfe s'étire ;  
les acclamations, les pas, les derniers rires  
s'éteignent ;

le port,  
où brille et saigne  
un feu de veille,  
berce (au lent roulis de cent barques)  
de lourds sommeils.

Venue des îles,  
tremblante aux doigts des palmes,  
muette,  
il monte de la mer une haleine rythmée  
qui s'apaise et renaît lente, tiède, embaumée :  
la nuit est comme un rêve de poète...  
Et, le front appuyé à la fraîcheur du marbre,  
impérieux et calme,  
Bellérophon s'apprête.

**S**oudain !

Un grand souffle l'entoure :  
en un froissement de plumes,  
le heurt de sabots trop légers  
aux marches qu'elle effleure  
projette l'ombre ailée...  
En un bond, il étreint en ses cuisses  
les flancs nerveux de l'Hippornide  
— délices —  
et jaillit vers la nuit  
ténébreuse et splendide !

Né de l'air immobile  
et de l'essor divin qui l'emporte,  
l'ouragan l'enveloppe :  
il étouffe, il a froid, il est ivre...

Sous lui,  
la ville claire aux ombres accusées  
s'éloigne, fuit :  
la mer  
luit et s'efface ;  
sur la plaine grise,  
tout là-bas, sous ses pieds,  
les lourds bois noirs épars se tassent ;  
la vitesse le grise ;  
mais l'étreinte du vent sur ses tempes  
boucle un casque d'acier.

**A**u devant de son vol,  
en un geste d'appel,  
le Taurus dresse au ciel  
ses sommets éblouis  
où la neige étincelle  
contre l'immense nuit.

Déjà, triomphant, il domine  
des gouffres

entr'ouverts dans ses flancs :  
plaies d'un monstre qui souffre...

Le vol s'est ralenti et s'abaisse, prudent ;  
il plane, maintenant,  
sur un ravin étroit...

Contre un roc en saillie, il la voit !  
— outrage hideux de l'Ombre aux astres humiliés —  
qu'éclaire en plein la lune :  
elle dort, repliée,  
provocatrice, immonde !

D'un serrement de genoux,  
l'épée haute,  
et penché sur le cou  
de la bête céleste,  
le jeune héros plonge et, leste,  
frappe !  
Et s'élève  
— est-ce un songe ? est-ce un rêve ? —  
sur le souffle torride qu'exhale  
la gueule d'agonie :  
il tend aux constellations son glaive  
et leur dédie  
sa victoire, d'un rire  
où le Cheval ailé mêle sa joie hennie !

L'aube pâlit, déjà, sur le seuil de l'aurore :  
tout là-bas, dans l'abîme, un moment,  
— meule de paille que la foudre allume —  
la Chimère, qu'un feu intérieur consume,  
flambe,  
éclaire l'ombre comme un météore  
et tombe en cendres...

Cependant, son élan l'a porté jusqu'aux cimes ;  
il vire et glisse, maintenant, sur l'air  
— avec délice —  
vers la ville qu'il devine,  
tache blanche, là-bas, vers la mer.

Il exulte de la voix et du geste !  
Et, penché sur l'encolure d'or,  
il baise le poil clair de la Bête céleste ;  
et, tantôt, d'un bond preste,  
il est debout, encore,  
au péristyle...  
l'épée fumante au poing,  
le bras vermeil,  
essoufflé et pareil  
à quelque jeune dieu fêtant l'âge viril  
de sa divinité...

Il se retourne et suit,  
vers la plaine infinie  
où paissent les troupeaux stellaires aux toisons d'or,  
le vol silencieux du beau Cheval sans mors.



## IV

*Seule, Philonoé, fille d'Iobate et jeune sœur de Sténobée, a été témoin de l'envol et du retour triomphal de Bellérophon ; elle lui donne le baiser de sa foi. Iobate les surprend et, terrifié à la pensée d'une vengeance du héros victorieux, feint de consentir à leur union ; mais auparavant il réclame de son futur gendre la destruction de l' Amazone.*



**D**errière lui, furtif et agile,  
— cette fois — c'est un pas :  
une étoffe le frôle  
et l'évente d'un parfum d'avril ;  
une main s'est posée sur sa bouche,  
un baiser sur sa main ;  
et, contre son épaule,  
clarté chaude et soudaine,  
brume rose d'aurore, aube humaine :  
une chevelure d'or...

C'est la vierge Philonoé, la sœur de celle  
qu'au rêve du tillac, naguère, il trouva belle,  
quand, voguant sous la nuit vers la gloire prédite,  
il crut voir sur les flots se lever Aphrodite,  
pâlit, n'ayant jamais songé à une femme  
pour l'étreindre,  
et, tressaillant, sentit la brûlure d'une larme  
sur sa lèvre mêler son amertume au sel  
des embrums :

“ O mon Héros ”, dit-elle, “ ô mon dieu, je t'ai vu,

grande flamme jaillie de l'autel,  
 t'élancer et t'éteindre !  
 Te voici revenu... ”

Et sa jeune folie l'enlace  
 d'une telle ingénuité  
 que leurs lèvres se joignent  
 sous la nuit de leurs paupières closes,  
 et prolongent l'éternité  
 d'une minute, encore ! de luxe et de beauté,  
 de saveur lumineuse, d'harmonieux parfum ;  
 la minute de Vie  
 à tous, et tour à tour, prodiguée à l'envi ;  
 unique pour chacun :

Car le petit stylet qu'un geste de délire,  
 Sténobée, a plongé dans ta chair qu'il déchire,  
 n'a pas tué ton cœur ! et le sang de ta vie  
 — dès l'instant que, debout sur ton seuil et pareil  
 à la nuit que dissipe une aurore vermeille,  
 l'Amour inévitable a rayonné — soudain !  
 tout ton sang s'est tari, et le froid du matin  
 t'envahit, et la mort prit ton âme ; et, de même  
 — qu'un soleil trop puissant, hâtif et brutal aime  
 le verger du printemps et boive d'un baiser  
 de feu, insatiable et ivre, la rosée —

la fleur de l'amandier frissonne et choit, glacée :  
c'est son premier regard, Reine, qui t'a tuée.

**L**e roi est là, dans l'ombre, et qui écoute  
et entend et suppute et qui n'a pas de doute ;  
il a peur du héros invincible ; il médite  
pour parer sa vengeance quelque voie détournée :

“ Soit, ma fille ! ” et sa voix est sonore et joyeuse,  
“ Si le jeune vainqueur te veut mener épouse,  
je vous fiance ici ; mais laissez aux fileuses  
le temps de te tisser la robe d'épousée ;  
et toi, fils de Glaucos, à la parole osée  
mais moins prompte, on l'a vu ! que ton glaive,  
est-il temps, déjà, de te reposer ?

Est-ce à toi de faire trêve ?

Quoi ! ma fille lierait de ses tresses  
ton bras que la gloire réclame ?

On dirait encor que la Femme  
est perverse et traîtresse !

Philonoé, ne faut-il pas qu'avant que d'être roi  
il conquière son royaume ?

La Chimère est vaincue... mais aurons-nous la joie  
tant que celle qui défie tout homme  
au combat de haine ou d'amour,

l'invincible Amazone,  
ne sera égorgée à son tour ?”

## V

*Cependant, le peuple sceptique et léger apprend avec indifférence la mort de la Chimère, plaisante l'exploit du héros sans se détourner de sa tâche quotidienne. Les courtisans, de leur côté, équi-voquent sur les prouesses nocturnes du jeune aventurier et sur la complaisance forcée du roi qui couvre mal un scandale.*

*La ville, lasse de sa propre rumeur, fait de la Chimère ridiculisée le symbole du néant.*

*Iobate, resté perplexe, doute presque de l'aventure ; Philonoé, revenue de son évanouissement, croit, peut-être, à un rêve.*





Cependant,  
le jour banal enflamme la cime des cèdres,  
argente les clos d'oliviers,  
ruisselle en pluie pâle aux terrasses,  
rebondit, lavant l'ombre aux ruelles,  
inonde le marbre des quais.

Sans effort, oiseuse et agile,  
belle ni laide — quotidienne —  
ménagère éveillant la demeure,  
la Vie blonde  
presse les pas, enfle les voix, emplit la ville  
— emplit le monde —  
de la mobilité de sa rumeur ;

on marche  
— aujourd'hui c'est demain, c'est hier : —  
les pêcheurs étalent au soleil  
leurs filets pleins d'ombre ;  
on hisse deux voiles vermeilles  
qui claquent et s'enflent

comme les joues du vent qui les entraîne ;  
 une fumée rabat sur le temple ;  
 une trompette sonne sur le môle ;  
 et le flot vous entoure et vous mène,  
 étourdi de paroles,  
 jusqu'aux halles où s'étale bigarrée  
 la moisson encore vive de la mer  
 et qui bruissent  
 du caquet des commères.

On écoute :

— comme il courut cent fausses nouvelles,  
 comme il en courra demain mille —  
 on se jette au passage :  
 “ La Chimère a brûlé,  
 le héros l'a occise ! ”  
 Et vous souriez, indécis  
 attendant qu'on le redise ;  
 tel réclame : “ Rien qu'un témoin ! ”  
 avec cet air comique de qui demande à croire ;  
 “ Elle a disparu, c'est notoire. ”  
 — “ La belle affaire ! ” riposte un botteleur de foin,  
 “ Qui me prouve qu'il l'ait tuée ? ”  
 — “ Il profite d'une... comment dit-on ? ”  
 — “ D'une coïncidence, parbleu ! ”  
 — “ Ah ! pardon. ”

Celui-là, qui resta muet,  
hoche la tête, clignant des yeux,  
laisse entendre d'une mimique  
qu'il connaît les feintes, les replis hasardeux,  
les secrets de la politique.

Et on s'offre à boire  
au son d'une musique  
— ainsi naît une Gloire.

C'est l'heure qu'on se montre au portique ;  
les nobles Lyciens, mollement accoudés,  
— pour la première fois, il n'est plus de partis —  
rivalisant d'esprit douteux et de cynisme,  
commentent à coups de reparties

le si haut fait nocturne  
du futur gendre d'Iobate :

“ il chevauche — de nuit. ”

— “ Le roi l'a vu ? ”

— “ Il chevauche Pégase, mon pauvre ami ! ”

— “ Très sérieusement, mes chères amours,  
cette histoire de Chimère,

est, entre nous, vieille de quatre jours :  
mon jardinier la connaissait ! ”

— “ Moi, je la tiens de ma grand'mère :  
on la contait pendant que je naissais. ”

— “ Je vous l'ai dit souvent... ”

— “ En effet. ”

— “ ... le phénomène, de l'avis des savants, doit se consumer de son propre feu ; c'est fait : comme le peste, ça s'épuise. ”

— “ Ils roucoulaient ; sans la nourrice ... ”

— “ Erreur ! ils étaient seuls ; et, ma foi... ”

— “ Il ne faudrait pas, quoi qu'on dise, tenir rigueur au roi d'un peu... ” — “ D'ingéniosité réparatrice ? ”

— “ Si vous voulez. ”

— “ Le gaillard qui croyait s'être assuré le trône part — je vous le donne en cent. ”

— “ Comment, il part ? ”

— “ Il part combattre l'Amazone. ”

— “ Pauvre innocent ! ”

— “ Bravo, Iobate ! ”

— “ De façon que la princesse Philonoé est fiancée, de fait, à l'un de nous. ”

— “ Après vous ! ”

— “ Io hymen, hyménée ! ”

— “ On tirera au sort. ”

— “ Mon petit, tu radotes. ”

— “ On doublera la dot !... ”

— “ Décidément, c'est un beau jour. ”

— “ Décidément, on vit mieux sans héros ”, conclut, sentencieux, un vieillard demi-sourd.

Les citadins sont obsédés de la Chimère :  
déjà, les geigneriers des campagnards  
— grands crieurs de misère,  
qu'il s'agisse de pluie,  
de sécheresse ou de... Chimère ! —  
avaient nourri leur verve jusqu'à satiété,  
durant trois mois d'été ;  
grâce aux meilleurs poètes,  
tout y avait passé :  
les prêtres de Neptune nauégète  
et leurs prières ;  
la garde suburbaine, en y laissant des plumes !  
les femmes en renom, le roi, les maraîchères ;  
on avait chansonné la hausse des légumes,  
quitte à les payer cher !

Bref, de cette Chimère et de ses faits et gestes,  
la ville en était lasse ;  
la mirifique histoire  
tournée en contes lestes :  
“ Je vous fais grâce du reste... ”  
fut, en effet, son coup de grâce.

La Chimère morte, on refusa d'y croire ;  
même, on se défendait d'y avoir cru ;  
elle devint un néant dérisoire ;

à même la rue,  
il s'organise des funérailles,  
des refrains s'improvisent, encore ! au long du port ;  
et l'insolence de la canaille,  
l'effronterie toujours en éveil des gamins  
en coraient les paroles  
d'un grand geste de bras qui simulait un vol...  
Ainsi naît un Symbole,  
ainsi se répercute un Geste surhumain.

**L**e soleil déjà haut fait le verger sonore  
des cigales,  
qu'assis au péristyle et le front dans la main,  
le roi suppute encore,  
scrute et pèse l'Aventure inouïe,  
se reporte aux vieux textes,  
en augure, en tous cas, très peu de bien ;  
en appréhende, d'autres fois, fort peu de mal,  
sans en être trop sûr ;  
en fin de compte, reste perplexe.

Évanouie, Philonoé,  
emportée vers sa couche,  
— sourire que sertit sa chevelure dénouée, —  
dans un rêve confus de désir et de fièvre,  
emmêle, illusion délicieuse et chaste,

la saveur du baiser encor chaude à sa lèvre  
au parfum du matin qui l'accueille au réveil ;  
songe au beau Cavalier qui descendit des astres,  
rit encore et s'étire aux rayons du soleil...





## VI

*Bellérophon est parti à la recherche de la guerrière ; revivant sa nuit héroïque, sa journée de désillusion devant l'indifférence du peuple et l'hostilité de l'élite il se retrouve seul, au seuil nocturne du pays de l'Amazone où l'a mené le batelier ; il s'endort accablé sur l'herbe.*



Ombre fuyante au courant qui l'a prise,  
la barque, à la dérive,  
fait chevrotante, au ballottement des flots,  
le frêle cri d'adieu du batelier ;  
et, porté sur la brise,  
ce n'est plus qu'un sanglot  
qui se mêle au soupir des grands joncs de la rive...

Depuis l'aube d'orgueil et d'audace ;

après la Ville inattentive, active et sans pensée,  
sur qui son vol de Gloire a passé  
en ombre de nuée, inaperçu, sans trace...  
après le rire sceptique du portique  
où l'écho de son cri de Victoire dans l'azur  
fut un refrain impur...

depuis cette barque hélée  
et la voile qu'on hisse

au clair vent d'Ionie  
dont se gonfle sa joue ;  
le clapotis rieur du flot contre la proue ;  
la course libératrice  
au gai sillage d'ironie...

après les douces rives déroulées...

les rames maniées au rythme d'un poème  
où s'exhalait la foi du héros en soi-même ;  
et le vent qui fléchit, essoufflé,  
qui fraîchit et reprend haleine...

par delà cette claire journée  
et le soir lumineux,  
l'estuaire franchi vent-arrière,  
les savantes bordées  
aux méandres élargis de la plaine...

passé la gorge aux flots tumultueux,  
infranchissable,  
mais où passent ceux-là qui veulent...

jusqu'à ce que la quille effleure, enfin, le sable ;  
jusqu'à la rive morne d'un bond leste abordée...

pour la première fois Bellérophon est seul !

**I**l écoute le flux de son sang,  
comme un bélier, battre à sa tempe ;  
pourquoi feindre ?  
— l'Ombre rampe —  
à présent,  
il est triste...

Là-haut, contre une cime pâle, persiste  
— comme à la joue d'un mort adolescent —  
le reflet rose de la Vie qui va s'éteindre...

A travers l'étendue,  
au-devant de la nuit,  
qui gravit l'orient ennuagé et terne,  
la Montagne prosterne  
sa grande ombre éperdue  
d'angoisse et d'agonie...

Tel un poisson jailli du filet sur la grève  
laisse éteindre en la mort ses écailles splendides,  
la Rivière, soudain !  
— où vivaient aux sursauts des remous  
des nacures cernées d'un feu joyeux de rides —  
se ternit et s'éteint...

Sous l'Ombre

— submergeant, terrasses sur terrasses,  
le vaste étagement des rochers qu'elle atteint —  
la plaine, la forêt furtive — là-haut, les cèdres —  
se groupent et se massent ;  
les cent visages de sourire s'effacent :  
le monde s'unifie dans les ténèbres !...

Ainsi,

éparse, tantôt, aux détails de la route,  
aux jeux éblouissants de l'heure leste,  
sa Pensée, ressaisie,  
sous l'étreinte de la tristesse  
se résume en soucis.

**I**l est seul, il a mal

— sa douleur crie à l'aide !  
il s'adosse au rocher encor tiède ;  
il est fort, mais le coup fut brutal :

comme un homme qu'emporte un char de fête  
au galop du quadrigé  
— si la mobile joie de la course  
d'un brusque arrêt se brise —  
s'étonne appesanti d'un poids égal  
à cet allègement où s'exaltait son être ;

ainsi Bellérophon, sous son élan brisé,  
— qu'il se gausse de l'aventure,  
qu'il en fasse risée —  
n'en hésite pas moins, gauche et lourd,  
au seuil de l'avenir ;

Il sent peser sur lui le poids des souvenirs  
et, passivement, il voit venir son tour :  
Demi-dieu que domine une faiblesse humaine,  
va-t-il donc gémir et se plaindre ?  
il se redit les mots oubliés de la Reine :  
“ C'est le Passé, enfant, qu'il faut craindre... ”

**S**on âme frémit sous l'assaut qui l'accable ;  
son corps affaibli se refuse à l'étape.

Tel un enfant, que lasse  
la trop belle histoire qu'on lui conte,  
n'y veut pas même croire,  
pour ne plus écouter s'en échappe,  
cherche à voir, par au-delà la vitre close,  
le plus humble détail, une herbe, un caillou rose ;

tel, aussi,  
la passion d'Orgueil et de Courroux  
qui l'a tenu longtemps, attentif et docile,

au creux de ses genoux séniles  
de nourrice bavarde,  
l'énerve, soudain, d'un babil  
de Gloire et de Désastre :  
son âme s'est lassée à regarder les astres ;  
détourné de son rêve éblouissant et vaste,  
il chérit une herbe humble, humide de rosée !

Et, face contre terre, il étouffe,  
à même le gazon qu'il lacère par touffes  
un long sanglot dont il s'irrite :  
mâle enfant qu'on arrache à son jeu héroïque,  
il ne veut pas que l'heure soit écoulée,  
n'accepte pas que la belle journée  
soit morte encore !

Mais, dompté à son tour, par ce vent d'épopée,  
il s'affale et s'endort  
dans l'herbe, de son long étendu :  
le poing crispé s'est détendu  
et, près de lui, compagne pâle et nue,  
s'allonge son épée.



## VII

*Il rêve ; il évoque son passé : Belléros, son frère, lui parle, puis, c'est l'ombre de Sisyphe, son aïeul ; mais sa jeune vaillance rejette le désespoir ; comme il a étendu les bras pour repousser les Chimères du passé, il les referme sur Antiope l'Amazone, qui s'est penchée sur son sommeil : il étreint la Réalité.*



**L**es nuages courent...

Sur la prairie bleutée et d'ombre, tour à tour,  
où scintillent et s'éteignent et renaissent  
les flammes de rosée aux aigrettes des prêles .  
— mirages des étoiles qu'éclipse ou que révèle  
le vol des grandes nues que le vent pousse et presse,  
déroute de Victoires aux ailes mutilées...

sur les cimes confuses ou, soudain, révélées...

à travers le sous-bois allégé  
où — rayant les ténèbres —  
vient rebondir parmi les acanthes funèbres  
un fruit d'argent tombé du céleste verger...

sur le fleuve qui brille, où le plisse  
son pied léger,

la Lune glisse :

chasseresse inlassée de cette nuit d'été,  
elle rajuste en ses cheveux le croissant d'or,

hâtive, et ramenant le voile ennuagé  
 que sa course ou le vent, là-haut, écarte encore,  
 éblouissant le fleuve, la forêt et la plaine  
 d'un éclat de sa radieuse nudité...

Artémis,  
 abaissant tes yeux tendres,  
 quand ta splendeur, soudain, enveloppe  
 le sommeil du Héros,  
 ne croirais-tu surprendre  
 le blanc Dormeur, encore, au halo de clarté  
 de l'ancre de Carie ?

**O**r, Bellérophon dort ;  
 et, sur sa face, mouillée de larmes douces-amères,  
 vous liriez son rêve  
 dont le peureux mensonge est celui de la mère  
 pour l'enfant que la fièvre brûle et blottit contre elle ;  
 et voici qu'en son âme lassée  
 alternent, angoissantes ou trop belles,  
 — selon le jeu, aussi, de nuages rapides —  
 les ombres évoquées de son jeune passé,  
 les clartés de sa foi téméraire et splendide :

comme naguère,  
 debout contre les joncs mobiles,

souriant mais plus pâle,  
Belléros aux yeux clairs  
lui parle  
de sa voix un peu rauque de meneur de cavales :  
“ Petit, étire-toi ; il se fait tard :  
comme tu dors !

C'est jour de marché à Mégare ;  
ne fais pas l'étonné... ”

Et lui :

“ Tu sais bien, frère, que tu es mort  
depuis cette autre année... ”

“ Soit ”, dit la voix aimée,  
“ je me suis arrêté,  
là-bas, au seuil de la mer bleue, un soir d'avril ;  
l'air était parfumé ;  
on riait haut, c'était un jeu  
de vivre...

Je me suis endormi, sans être las,  
parmi les joncs...

T'en souvient-il ?

Nous nous aimions ;  
tous deux, nous étions ivres  
du vaste lendemain  
dont chaque heure qui t'entraîne  
t'éloigne encor de moi...

Vois : si tu me tendais la main  
— à travers tous ces jours  
de forêts et de plaines  
et par delà la mer —  
atteindraistu la mienne ?  
à travers l'infini...

Oui, je suis mort, frerot !  
Mais toi, Hipponoüs ?  
Bellérophon, mon frère ?

Ta fuite vers Argos, le soupir de la Reine ;  
ton rêve sur la proue, l'Anadyomène ;  
les fêtes ennéadiques, le vol, la Chimère ;  
Philonoë à la lèvre tremblante ;  
l'ombre des ruelles, le soleil de l'agora ;  
la foule insoucieuse, bruyante, affairée ;  
ce cri d'adieu, tantôt, du batelier ;  
et même, dans l'herbe, ici, ton pauvre sanglot...  
Tout cela, n'est-ce le passé, frère, frerot ?  
N'est-ce la mort, aussi, tout cela, Hipponoüs ?  
Moi seul suis-je mort ? Ne meurs-tu en la seconde  
que bat ton cœur farouche au rythme enfiévré ?  
Cette heure, même, se meurt  
avec cet écho de ma voix dans l'ombre apaisée...

Le fruit qu'on mange est l'automne de l'antan :  
tu l'as attendu — comme tu l'as guetté ! —  
le passé pesait dans ta main quand tu l'as cueilli...

Farderas-tu l'avenir avec une ombre effacée ?  
A toute fleur tu respirez l'autre corolle fanée...  
Ces mots, je te les dis de lèvres anciennes :  
je suis le Passé, toutes tes jeunes années !  
C'est cela, la Chimère blonde parmi les bleuets :  
toutes mes boucles blondes au vent dénouées  
et mes yeux d'azur, entre leurs nuées,  
qui mirent le rire de tes yeux, mon frère...  
C'est moi, la Chimère ! qu'il te faut tuer... ”

La voix se fait lointaine  
et, confuse et poignante, se mêle  
au sanglot de qui rêve :

“ Vois !... ”

la plaine immense où tu vas entrer...  
Quel guide t'y accueille ? Qui t'y mènera ?  
De quelle veille est faite, encor, ta journée ?  
Le Passé, encor, t'y a devancé ;  
te va-t-il falloir revivre la vie  
hasardeuse et vaine des ancêtres que...  
les dieux ont tués... ”

Sisyphé, l'aïeul évoqué, a surgi :  
son épaule est meurtrie, ses mains sont calleuses  
du rocher qu'elles poussent ou roulent à jamais ;  
il s'y appuie et regarde son petit-fils :

“ N'as-tu donc compris le sens du symbole ?  
Défiant la Mort, je l'ai enchaînée ;  
je suis immortel : n'es-tu pas moi-même encor ?  
dans ta volonté revit mon beau crime  
d'avoir défié l'Olympe assemblé !...  
Ce rocher que je pousse au faite  
et qui retombe et que je pousse encore  
jusqu'au faite d'où il roule vers l'abîme  
pour que je l'y aille chercher...  
Petit ! c'est la Pensée ; c'est la Chimère...  
que même la Mort ne peut tuer...

C'est l'Œuvre des âges accomplie et détruite ;  
c'est l'édifice hardi des Rêves qui s'écroule ;  
tout Temple édifié qui flambe à l'horizon ;  
c'est le Peuple qu'on crée en maîtrisant la foule  
qui, bétail, se disperse ;  
la Loi codifiée qui s'oppose à soi-même ;  
la Ville qu'on élève, d'un geste, vers les cieux,  
qui tombe, comme un bras qui s'abaisse...  
c'est



— blasphème suprême dont le Néant s'irrite,  
velléité d'éternité —  
le Chef-d'œuvre authentique  
où s'acharnent, tour à tour, les hommes et les Dieux!

Agis ton avenir : l'action c'est la joie  
illusoire mais surhumaine ;  
chaque heure — si tu l'as voulu — est ta proie,  
chaque minute est ton aubaine :  
qui pense, court à la défaite...  
La Chimère, la Chimère, la Chimère est en toi,  
petit poète !  
Tu roules, aussi, ton rocher vers le faîte ;  
mais c'est pour la première fois... ”

Bruit de pierre bondissant de rocher en rocher  
qui s'arrête sous bois,  
son dur éclat de rire heurte l'ombre trois fois  
et s'éteint dans la nuit.

En un soupir d'angoisse, d'orgueil et d'énergie,  
le Héros se soulève,  
domptant l'indigne léthargie  
et défiant son rêve :  
ses deux bras étendus en un geste suprême  
pour repousser le Néant qui l'accable,

accueillent, ô volupté, l'étreinte de ta joie,  
frémissent et se referment  
sur ta seule Réalité,  
chair secourable !

## VIII

*Bellérophon et Antiope s'éveillent dans l'aube, unis, pacifiés ; soudain, au rayon de l'aurore, ils se voient pour la première fois et adorent leur beauté ; tout s'éclaire se précise, s'équilibre : la réalité est maîtresse.*



**D**u seuil de l'ancre bleu...

(N'entends-tu pas le cor ?

Vers l'orée du bois noir tes nymphes te devancent)

du seuil, où tu t'attardes encore,

ta lumière rejaillie vers la voûte

mêle ton clair mystère au néant ténébreux,

créant ta joie, Artémis :

car le jeune chasseur est couché à tes pieds

vêtu du seul éclat divin qui l'enveloppe,

mêlant le feu vital de sa chair épiée

(... Antiope, Antiope...)

à ta lumière froide et pâle.

Ainsi, sous bois, l'été,

quand jaillit au visage

le reflet d'un rayon

hors la fontaine que l'herbe dérobaît,

on s'arrête, ébloui, la main aux yeux,

avant de savourer la fraîche ivresse ;

de même, émerveillée, agenouillée,

devant la splendeur blanche du demi-dieu,  
Antiope, vierge chasseresse,  
protège de la main son cœur blessé ;

Et la nuit vaste qu'emplit le clair de lune,  
et le cri belliqueux de ses sœurs qui l'appellent  
de la huée nocturne des chouettes  
s'effacent :

car toute la lumière de Vie,  
insoupçonnée et neuve,  
sourde palpitante de l'herbe  
et ses yeux s'en abreuvent...

Et, quand s'ouvrent vers elle les bras blancs du dormeur,  
elle en chérit l'étreinte usurpée ;  
elle y confond sa chair...  
Un nuage, là-haut, voile sa destinée...

Vers l'aube,  
sous la pâle nuit étoilée,  
ils dormaient, côte à côte, et la main dans la main,  
quand la brise, effleurant leurs boucles emmêlées,  
les éveilla pour quelque éternel lendemain.

“ Tais-toi ! ”

et, d'un baiser, scellant sa bouche :

“ Je ne te dirai pas : Qui es-tu ? ”

— sourit-il —

“ chair vive que je touche,  
femme que j’ai aimée ;  
car je sais mieux répondre :

“ Tu es la nuit d’été  
grave et tendre...

“ Tu es le parfum de ces sauges,  
la saveur en ma bouche du thym froissé...

“ Tu es cette fraîcheur de l’herbe sur ma paume...

“ Tu es la Certitude Nue.

“ Tu es ma mère que je n’ai pas connue,  
ma sœur qui n’est pas née ;  
tu es l’heure prédestinée  
dont nos désirs divins ont, jadis, convenu ;  
tu es le sanglot savoureux si longtemps contenu  
qu’il évoque en un rire la douleur pardonnée.

“ Quand, dans l’herbe affalé,  
j’en arrachais les touffes,  
meurtri d’une victoire inégalée,  
blotti contre ton seuil

où mon sanglot s'étouffe ;  
c'est ton étreinte que j'implorais,  
Terre maternelle qu'eût dédaignée mon pied ailé,  
Epouse de mon solitaire orgueil,  
Réalité !

“ Rire accueillant du ciel splendide,  
angoisse des Immortels  
qui, penchés sur leurs trônes,  
pâlissent de nos joies !  
Ne m'as-tu pas donné les fruits de l'Atlantide ?  
et toute fleur qui croît ?  
Les fleurs qui chantent avec des mots de fièvre ?  
Les fruits qui sont comme une proie aux lèvres ?  
Tout l'univers épars,  
ne l'ai-je pas étreint sous cette nuit ?

Vergers des Joies,  
n'ai-je pillé tes fruits ?... ”

Ils sont assis au talus de la route ;  
pendant qu'il lui parle,  
elle a posé la tête au creux de son épaule,  
contre son cœur, à même sa vie ;  
elle écoute, immobile,  
et saurait sa pensée sans même une parole.



Là bas, l'aube pâlit,  
hautaine et énergique :  
comme celle qui se lève avant le jour  
— sereine et sans réplique,  
sans haine et sans amour.

Le paysage se précise :  
le pré dévale  
jusqu'aux bords d'un ruisseau ouaté de brume,  
et, par delà, s'étale,  
puis monte aux flancs d'un tertre, entre des pins ;  
et, derrière, tout au loin,  
les cimes, étagées vers l'empyrée,  
portent à leur front, déjà, l'émoi du jour qui point.

Les rayons  
— comme d'une roue immense —  
jaillissent au Moyeu d'or  
qui tourne au ras de l'horizon :  
voici l'aurore !  
qui vêt le monde  
de joie si forte  
que la seule jeunesse l'accueille sans angoisse  
en sa chair où la sève abonde...

Ils sont assis au talus du chemin,

côte à côte, à présent, et la main dans la main ;  
 et, d'un lent geste unique, détournés de l'aurore,  
 ils se regardent...

se voient !

se possèdent des yeux pour la première fois :  
 connaissent leur Beauté  
 que cette double aurore  
 illumine de certitude et dore  
 de majesté :

“ Penses-tu, ” lui dit-il,

“ qu'il soit une femme promise  
 aux dieux suprêmes  
 que tu n'égalés, Hétaïré ? ”

— “ Quelle déesse ”, dit-elle,

“ n'envierait ma fiévreuse mortalité ? ”

Et, les yeux dans les yeux, ils boivent ta beauté,  
 forme humaine, chair réelle,  
 comme un nectar plus fort  
 que n'en versa Hébé  
 aux grands dieux titubant vers des couches mortelles.

## IX

*Là-bas, un autel se dresse pour quelque rite : un peuple accourt, l'encens fume, des chœurs alternent. Bellérophon apprend la raison de ces fêtes. L'âme du héros s'épanouit au soleil normalement tardif de la gloire ; Pégase, à son appel, accourt et, serrant entre ses bras la Réalité, Antiope, Bellérophon bondit vers le soleil, à l'assaut des suprêmes chimères.*



Cependant, tout s'anime :  
le long des grands chemins, aux lacets des sentiers,  
venu à travers plaine,  
dévalé des collines,  
par groupes, par milliers  
— laboureurs aux couronnes d'épis ;  
bergers entourant une branche de pin  
d'une danse rustique ;  
vignerons brandissant des pampres en torsades —  
un peuple accourt ;  
et des chants alternés aux musiques  
laissent suivre  
— quand les masque un bosquet opaque de chênes verts —  
leur progrès inégal.

Sur le sommet du tertre aux grands pins espacés,  
— les cortèges y convergent —  
on peut voir se dresser  
au geste sûr des bûcherons  
l'autel qu'on improvise  
où, déjà, fume vers le jour levant

l'encens des bois de sacrifice ;  
et le vent porte, enivrant l'air  
tout parfumé des pommes de pin  
aux flammes claires...

Leurs yeux mirent la scène ;  
leur joie s'accorde aux hymnes  
dont, à voix pleine,  
les chœurs groupés se jettent, strophe à strophe,  
la guirlande sonore ;  
cependant que les femmes  
enlacent le haut lieu de trophées embaumés,  
et que l'aurore  
rosit d'un feu de gloire  
le vol d'or des fumées...

**M**ais lui, soudain, comme qui s'éveille,  
avisant un berger au pas hâtif  
qui passe sur la route en contre-bas :  
“ Ami, qui fêtez-vous, là-bas ?  
Quel dieu ? ”  
Le rustre se retourne sans s'arrêter :  
“ Viens-tu de chez les Lotophages ?  
Ne sais-tu rien ? ”  
Puis, de voix forte  
qu'il grossit des deux mains :

“ Bellérophon a tué la Chimère ? ”  
Et sa course l'emporte...

Comme un dormeur, encore,  
qui, sortant du beau Songe qu'on regrette,  
s'émerveille de se voir  
l'hôte d'une Réalité plus belle  
et qui l'accueille, son rêve et lui ;  
le Héros a compris que la Gloire  
— la Gloire qu'il a guettée,  
naît, comme l'écho, d'une voix lointaine ;  
que, de la Vie répercutée,  
de bouche en bouche ou d'âge en âge,  
est faite la Légende surhumaine ;  
et que, de ceux qu'il vivifie,  
pas un n'a vu l'infixable soleil.

Debout, la face au jour,  
tout l'être en fête,  
mais l'âme sans surprise,  
jeune à l'égal du Matin,  
beau de son bel Amour,  
il accepte et respire en la brise  
les fumées de la Gloire qu'elle lui jette  
avec l'arome ardent des thyms  
qui parfumaient leur couche ;

et, d'un baiser subit de la bouche sur la bouche,  
il mêle quelque ivresse à son orgueil farouche.

Mais elle :

“ Bellérophon l'Hippalide es-tu las ?  
— J'ai deviné ton nom, te voyant sous l'aurore —  
N'est-ce pas qu'il te restait encore  
une épreuve, un combat ? ”

Et lui :

“ Il me reste de ton baiser sapide  
à ma lèvre un goût d'ambre...  
Mais, comme ta main tremble ? ”

As-tu peur pour ma gloire héroïde ?

Je n'ai plus à dompter qu'une femme :  
l'Invincible Amazone. ”

— “ Ne m'as-tu pas aimée ?... ”

Ta promesse est tenue,  
ton œuvre est consommée...

Ah ! n'as-tu pas versé le sang pur d'Antiope ?... ”

**M**ais il rit ;

et, d'un geste d'appel qui plonge à l'infini,  
il dresse sur l'azur l'élan d'un demi-dieu ;

au chant multiplié d'un peuple,



le ciel marie  
un cri divin...

Les ailes frémissantes du Coursier qui se cabre  
éventent leur destin ;  
une Gloire d'or les enveloppe...

L'Hippalide a bondi  
et son bras plus léger du clair poids d'Antiope  
la lie contre sa chair téméraire et superbe :  
“ Jusque dans leur Olympe inaccessible,  
viens révéler aux dieux le sens de la Vie ! ”  
La foulée des sabots effleure d'un souffle l'herbe,  
et la Bête vermeille jaillit,  
flèche de feu, vers ta cible.  
SOLEIL !



# TABLE



# TABLE DES MATIÈRES

---

## PINDARE.

Corine de Tanagra . . . . .	11
Myrtis d'Anthédon. . . . .	23
Lassos d'Hermione. . . . .	37

## SAPHO.

Mnécédice . . . . .	57
Alcée . . . . .	75
A Leucate . . . . .	93

## LA LÉGENDE AILÉE DE BELLÉROPHON HIPPALIDE.

I. . . . .	117
II . . . . .	129
III . . . . .	141
IV . . . . .	149
V . . . . .	155
VI . . . . .	165
VII . . . . .	173
VIII . . . . .	183
IX . . . . .	191









ÉDITIONS DE LA  
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

---

Volumes in-8 couronne 3 fr. 50

PAUL CLAUDEL : L'OTAGE.

Drame en trois actes.

CH.-L. PHILIPPE : LA MÈRE ET L'ENFANT

Edition conforme au premier manuscrit.

LETTRES DE JEUNESSE

— à HENRI VANDEPUTTE

ANDRÉ GIDE : ISABELLE

Récit.

J. COPEAU ET J. CROUÉ : LES FRÈRES KARAMAZOV

Drame en cinq actes d'après DOSTOIEVSKY.

HENRI GHÉON : NOS DIRECTIONS

(Réalisme et Poésie. — Notes sur le Drame poétique.  
— Du Classicisme. — Sur le vers libre, etc.)

LE PAIN

Tragédie populaire en quatre actes et cinq tableaux.  
Représentée au théâtre des Arts.

JEAN SCHLUMBERGER : L'INQUIÈTE PATERNITÉ

G. K. CHESTERTON : LE NOMMÉ JEUDI (UN CAUCHEMAR)

Traduit de l'anglais par JEAN FLORENCE.

FRIEDRICH HEBBEL : JUDITH

Tragédie en cinq actes, traduite de l'allemand par  
GASTON GALLIMARD et PIERRE DE LANUX.

JACQUES RIVIÈRE : ÉTUDES

(Baudelaire, Paul Claudel, André Gide, Ingres, Cézanne, Gauguin, Rameau, Bach, Franck, Wagner, Moussorgsky, Debussy, etc.)

JEAN-RICHARD BLOCH : LÉVY (PREMIER LIVRE DE CONTES)

---

Volume in-8 tellière 5 fr. 00

ANDRÉ GIDE : ISABELLE

Première édition sur vergé d'Arches, tirée à 500 exempl.

---

Volume in-8 couronne 2 fr. 50

SAINTLÉGER LÉGER : ÉLOGES

LÉON-PAUL FARGUE : POÈMES

COVENTRY PATMORE : POÈMES

(Traduction de PAUL CLAUDEL, précédée d'une étude sur Coventry Patmore par VALÉRY LARBAUD)

*POUR PARAÎTRE :*

Volume in-8 couronne 3 fr. 50

PAUL CLAUDEL : L'ANNONCE FAITE A MARIE

Mystère en quatre actes et un prologue.

PIERRE HAMP : LE RAIL

JEAN SCHLUMBERGER : LA MORT DE SPARTE

Pièce en 4 actes, représentée au Théâtre National de l'Odéon.

JULES IEHL : CAUËT

ANDRÉ GIDE : LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGE. PRÉCÉDÉ DE CINQ AUTRES TRAITÉS.

LA

# NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

PUBLIE CHAQUE MOIS :

Un article de critique générale — des vers — un essai ou une nouvelle — un article de discussion — un roman — des chroniques régulières — des “Notes”, courts articles de critique, rédigés par les collaborateurs de la revue, sur les manifestations littéraires ou artistiques qui leur paraissent les plus essentielles.

---

Fondée par un groupe d'écrivains que rapprochent de communes tendances, la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE a vu venir à elle, dans le cours de ses quatre premières années, des esprits de plus en plus divers, mais également soucieux d'une discipline.

---

LA

*NOUVELLE REVUE FRANÇAISE*

A PUBLIÉ :

DES ROMANS de : André Gide, Valery Larbaud,  
Charles-Louis Philippe, Henri Bachelin, Jean  
Giraudoux, Edouard Ducoté, André Ruyters,  
Jules Iehl.

DES NOUVELLES de : Lucien Jean, Edmond Pilon,  
Edmond Jaloux, Jean Schlumberger, Jean  
Richard Bloch.

DES POÈMES de : Paul Claudel, Emile Verhaeren,  
Comtesse de Noailles, Henri de Régnier, Fran-  
cis Jammes, Henri Ghéon, Charles Viidrac,  
Georges Duhamel, Georges Chennevière, etc.

DES DRAMES de : Paul Claudel.

DES ARTICLES DE CRITIQUE, ESSAIS, SOU-  
VENIRS de : Francis Vielé-Griffin, Comtesse  
de Noailles, Marguerite Audoux, Charles-Louis  
Philippe (journal de la vingtième année), Jules  
Romains, Michel Arnauld, Jacques Copeau,  
Jean Schlumberger, Henri Ghéon, etc.

---

IL EST ENVOYÉ UN NUMÉRO SPÉCIMEN A QUICONQUE EN  
FAIT LA DEMANDE.





ACHEVÉ D'IMPRIMER LE PREMIER  
MARS MIL NEUF CENT DOUZE PAR  
"THE ST. CATHERINE PRESS LTD"  
QUAI ST. PIERRE, BRUGES BELGIQUE



**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Library  
University of Ottawa  
Date due**

JAN 26 1974



CE PQ 2643

.I3L8 1912

COO VIELE-GRIFFI LUMIERE DE G

ACC# 1242448



a39003



002166782b

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	11	01	04	08	1